

Prendre sa place dans la société, augmenter son niveau de scolarité, développer les outils nécessaires pour participer pleinement aux activités de la collectivité, acquérir un droit de parole dans une démocratie, bref, devenir un citoyen actif, voilà des valeurs développées par l'éducation des adultes. Que l'on poursuive une démarche d'alphabétisation, des études secondaires, collégiales ou universitaires, que l'on soit jeune adulte ou personne du troisième âge, nous sommes toutes et tous animés par cette détermination qui donne le goût de se dépasser.

Pour les enseignantes et les enseignants qui travaillent auprès des quelque 200 000 élèves inscrits en formation générale des adultes ou en formation professionnelle, c'est une relation privilégiée avec des personnes poursuivant un objectif commun : l'accomplissement de soi. Un groupe d'élèves avec leur enseignante ou leur enseignant, c'est une petite société qui s'épanouit à chaque jour. Le contact quotidien, d'égal à égal, avec des personnes de toute origine et de tout horizon est certes des plus enivrants. À l'éducation des adultes, le vécu de chacun devient une leçon de vie pour tous les autres.

L'éducation des adultes contribue quotidiennement à l'intégration sociale, et souvent à la réintégration, de citoyennes et de citoyens qui éprouvent une fierté méritée. Ces personnes deviennent souvent à leur tour des agents de changement dans leur milieu, par leur exemple d'abord, puis de façon très engagée. C'est avec cette même fierté que la Fédération des syndicats de l'enseignement, de concert avec la Centrale des syndicats du Québec, souligne la Journée internationale de la Francophonie avec la publication de *Ma plus belle histoire*. Ce recueil de textes a été réalisé avec la participation de cinquante élèves inscrits à l'éducation des adultes dans les cours de français, d'alphabétisation et de francisation. *Ma plus belle histoire* est née d'un concours d'écriture et a permis à ces adultes de partager des expériences personnelles, des émotions et beaucoup de vécus forts émouvant.

Ma plus belle histoire

Ma plus belle histoire



Ma plus
belle
histoire

Ma plus belle histoire

**Recueil de textes publié par la Fédération des syndicats de l'enseignement
et la Centrale des syndicats du Québec
320, Saint-Joseph Est, bureau 100, Québec (Québec) G1K 9E7**

Coordination du projet
Pierre Lanthier

Réalisation graphique de l'intérieur
Graphiscan

Réalisation de la couverture
Centre Multimédia

Secrétariat
Josée Beaupré, Guylaine Guèvremont, Claire L'Heureux, Nancy Miller,
Marie Pouliot, Nancy Sanfaçon, Louise Taschereau

Corrections
Micheline Jean

Diffusion
Sylvie-Anne Painchaud

Impression
A G M V Marquis

Tirage
500 exemplaires

Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-8906-090-X



C'est avec beaucoup de plaisir et de fierté que je présente cette publication qui illustre à la fois l'engagement des enseignantes et des enseignants travaillant à l'éducation des adultes, et le courage et la détermination des élèves qui s'y inscrivent, poussés par la volonté de développer leur potentiel au maximum et de contribuer pleinement à la croissance de la société.

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) est donc heureuse de soutenir cette initiative de la vice-présidente responsable du dossier, Paula Duguay et du conseiller Pierre Lanthier.

Et comme le raconte le lauréat du concours, Guillermo Rivas, je souhaite à tous ces adultes méritants de trouver ce mentor généreux qui les aidera « à développer leur sens critique, à se dépasser, à devenir des hommes et des femmes responsables, » à s'appuyer sur leur force intérieure, malgré les difficultés et quelquefois les épreuves qu'ils ont dû traverser.

A handwritten signature in cursive script that reads "Johanne Fortier". The ink is dark and the signature is fluid and elegant.

Johanne Fortier, *présidente*
Fédération des syndicats de l'enseignement



Ma plus belle histoire rend hommage

À tous ces adultes en formation, ces bâtisseurs de cathédrale

**Aux enseignantes et aux enseignants
qui œuvrent à l'éducation des adultes,
ces artisans de notre société**

Enseignante à l'éducation des adultes (EDA), j'y ai vécu des années enrichissantes tant sur le plan personnel que professionnel. Aujourd'hui, si l'on me demandait d'écrire *Ma plus belle histoire*, comme enseignante, c'est avec émotion que je partagerais avec vous ces années de bonheur à côtoyer des jeunes qui rêvent de réussite, des adultes pressés d'obtenir un passeport pour le marché du travail, des adolescentes ou des adolescents en quête d'eux-mêmes...

Certains adultes y découvrent pour la première fois le sens des mots, de la logique et le pouvoir de la connaissance. On n'enseigne pas à l'éducation des adultes. On construit avec l'Autre sa propre destinée.

Aussi, c'est avec fierté qu'à l'occasion de la Semaine québécoise des adultes en formation, la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE), de concert avec la Centrale des syndicats du Québec (CSQ), lançait un concours d'écriture destiné aux adultes en formation. *Ma plus belle histoire* s'adressait à tous les élèves inscrits à l'EDA, en particulier aux groupes en français, en alphabétisation et en francisation. Ce concours incitait les élèves à raconter une histoire, en expliquant comment elle les inspire, comment elle est reliée à leurs expériences personnelles et quelles émotions elle suscite chez eux.

Traduire en mots une histoire qui nous touche, peut-être même sa propre histoire, voici le défi relevé par cinquante-deux élèves inscrits à l'éducation des adultes.

Ce recueil de textes, ce coffret de vies vous est offert comme une invitation au dépassement de soi.

A handwritten signature in cursive script, reading "Paula Duguay". The signature is written in dark ink on a white background.

Paula Duguay, *vice-présidente*
Fédération des syndicats de l'enseignement

Mon roi Arthur

Je ne me rappelle pas très bien qui a dit que « nous sommes la somme des gens que l'on rencontre ». J'y crois. Je n'ai pas besoin de l'expliquer. Il me suffit de plonger dans ma mémoire pour y retrouver intacts les souvenirs d'un être cher qui a fait partie de cette somme qui complète l'équation de ma vie.

Il s'appelait Arthur, il habitait la même ville que moi, il avait deux filles, son épouse était décédée deux ans auparavant lors du dernier accouchement. Il avait un magasin de plomberie, il avait 40 ans, les cheveux noirs, un large sourire, un regard perçant et un tempérament hors du commun qui faisait de lui quelqu'un de bienveillant, d'unique et qui allait devenir sans le vouloir une personne significative dans ma vie. Lors de ma rencontre avec Arthur, je devais avoir 15 ou 16 ans. À ce moment-là, je traversais la période la plus sombre de ma vie. À 15 ans, j'aurais dû normalement m'amuser avec mes copains, sortir avec des filles, aller au cinéma, faire mes propres expériences et découvertes dans le monde mystérieux de l'intimité sexuelle et affective. À 15 ans, on recherche sa propre identité, on essaie de devenir soi-même pour affronter de son mieux l'avenir que l'on a devant soi, mais cela n'était pas mon cas. À 15 ans, je suis devenu chef de famille, chef d'une famille décimée par la guerre, prenant soin d'une mère folle de chagrin, impuissante face au destin, ce destin implacable qui nous promet tout et ne nous donne rien. J'avais l'impression d'avoir été catapulté dans un monde d'adultes, hostile et sans les outils nécessaires pour y survivre. J'en étais sûr que, tôt ou tard, j'allais finir par sombrer dans le désespoir le plus total ou dans un vice quelconque, question de faire disparaître toutes les nouvelles responsabilités que j'avais sur les épaules, mais c'est là qu'Arthur est entré dans ma vie.

Je ne me rappelle plus comment je l'ai connu. Au début, il m'intimidait, mais je ne me suis jamais senti rejeté par lui. En sa présence, je me sentais maladroit ; malgré cela, j'aimais être avec lui, j'avais un plaisir fou à l'observer, j'avais l'impression d'être une éponge absorbant tout de lui ; dans le fond de moi-même, je rêvais de devenir

comme lui : avoir sa force de caractère, inspirer chez les autres la confiance et la bienveillance qui faisait de lui un homme fort. Il avait cette capacité de deviner mes pensées, mes états d'âme, mes angoisses et mes questionnements intérieurs. Il avait « l'humilité » de reconnaître mes qualités. Il savait garder le silence sans me faire sentir coupable. Il reconnaissait mes joies. Il respectait mes chagrins. Il était capable de corriger mes écarts de conduite. Il était capable d'éveiller en moi la fierté du travail bien accompli. Il m'a montré à conduire. Il m'a poussé à toujours remettre en question mes choix et la raison de ceux-ci. Il m'a aidé à développer mon sens critique, à me surpasser, à devenir un « homme responsable » avant mon temps. Il m'a montré à faire appel aux forces qui renaissent des cendres du désespoir.

J'avais 22 ans la dernière fois que je l'ai vu. C'était le 26 octobre 1986, date à laquelle j'ai quitté le pays, sa photo quelque part dans mes bagages, le souvenir d'une étreinte maladroite et un terrible chagrin dans le fond de mon cœur. Le 24 décembre de la même année, il se faisait tuer par un commando de l'armée. Il n'a pas souffert, il est mort sur le coup. J'ai vu la photo dans le journal, ma mère me l'a envoyée : son auto criblée de balles, la voiture sur laquelle j'ai appris à conduire était là, méconnaissable, détruite à tout jamais. J'ai eu du chagrin, j'ai eu de la colère, je trouvais cela injuste, je voulais trouver les coupables d'un tel crime, je maudissais l'univers qui permettait cela, j'ai souvent cherché le visage du Créateur pour y planter mon poing, mais je n'ai trouvé que le silence et le vide. Le vide qui laisse la mort et les souvenirs muets d'un être cher qui n'y est plus.

Dix-sept ans plus tard, j'ai encore sa photo sur ma table de chevet, et dans ma mémoire le vague souvenir d'un étreinte manquée. Aujourd'hui, j'ai deux fois 15 ans (et des poussières). Aujourd'hui, j'en suis sûr, il serait fier de ce que je suis devenu, pas riche, mais aussi fort que lui. Aujourd'hui, il serait fier de savoir qu'il est devenu mon ange gardien, mon père adoptif et... mon roi Arthur.

Guillermo Rivas, Centre Sainte-Croix, Montréal

Bonjour, j'aimerais vous raconter un des mes plus beaux moments. Lors d'une belle journée ensoleillée du mois de juin, mon équipe de basket-ball, les L.A. LAKERS, perdait par 15 points. Mes amis et moi avions peur pour notre formation préférée.

Kobe Bryant et Shaquille O'Neil, les vedettes des L.A. LAKERS, se mirent en marche. Quand j'ai vu les Californiens tenter une remontée spectaculaire, la joie était en moi. Plus que cinq points et mon équipe favorite allait égaler la marque pour ensuite remporter le championnat de la N.B.A. À quelques secondes de la fin, mes idoles ont réussi l'impossible. L'équipe hollywoodienne a vaincu les INDIANA PACERS et gagna le championnat. J'étais ému d'avoir gagné parce que cette équipe me tient à cœur et j'étais heureux parce qu'ils ne gagnent pas souvent.

À chacune des parties, je vis beaucoup d'émotions car je suis passionné pour ce sport. Je le pratique depuis plus de six ans. Je suis un fervent partisan de ces athlètes et je les regarde attentivement. Chaque victoire est aussi la mienne. Mes amis et moi avons la même passion pour ce sport. À chaque dimanche, nous nous réunissons pour écouter une de ces parties à la télévision. Cela resserre les liens entre nous et c'est ce qui me rend le plus heureux en ce moment.

Alexandre Robert, Centre du Nouvel-Horizon, Beauport

Le 13 octobre 2003, le monde s'est écroulé sur moi. Il est arrivé un événement dans ma famille que je n'aimerais pas revivre une seconde fois. Ma mère, une femme forte nommée Réjeanne Plante, s'est retrouvée à l'hôpital de l'Enfant-Jésus pendant deux semaines consécutives. Ces deux semaines d'inquiétude m'ont fait réaliser que les personnes les plus précieuses à mes yeux étaient mes parents. Pendant son séjour à l'hôpital, ma mère a survécu à deux opérations au niveau de la tête. La première opération était pour poser des plaques de fer pour empêcher le sang de circuler dans les bulles qui s'étaient formées à sa naissance. La deuxième opération était pour remettre un morceau du crâne. La tristesse et la crainte m'ont envahie

pendant ces deux semaines. Je remercie tout le monde qui m'a supportée à travers cette épreuve difficile à surmonter. Ma mère est revenue à la maison saine et sauve. Après deux semaines à l'Enfant-Jésus, ma mère est toujours restée positive et elle a toujours gardé son grand sourire. Je remercie Dieu d'avoir remis ma mère dans un bon état. Chapeau, maman !

Caroline Drolet, Centre la Croisée, Saint-Raymond de Portneuf

Ce que l'amour peut faire

La vie d'Élizabeth n'a rien de banal. Elle n'a pas d'amis. Elle est très renfermée envers les jeunes de son entourage. Un jour, un jeune homme arriva à elle. Il se présenta : « Bonjour, mon nom est Charlie. » Élizabeth fut toute surprise qu'une personne lui parle. Elle ne répondit pas. Alors Charlie dit : « Je ne veux pas de chicane, je veux juste te connaître. » Élizabeth lui répondit : « Tu veux me parler. » La discussion continua pendant de longues minutes. Les deux nouveaux amis apprirent à mieux se connaître.

Après quelque temps, Charlie décida de dévoiler son amour à Élizabeth. Il l'invita au restaurant pour le déjeuner. Ensuite, ils allèrent marcher dans le bois. Au coup de midi, ils s'arrêtèrent pour dîner. C'est à ce moment-là que Charlie dévoila son amour à Élizabeth. « J'ai des choses à te dire. S'il vous plaît, laisse-moi parler ! La première fois que je t'ai vue, ce fut le plus beau jour de ma vie, car je croyais voir un ange descendu droit du ciel pour moi. Je me suis dit : un jour, elle sera ma femme. Pour la première fois, en trois ans, je suis allé te parler, j'ai appris à te connaître et maintenant je peux dire que oui, j'avais raison. Élizabeth veux-tu être ma copine ? » Élizabeth, surprise de cette demande, répondit : « OUI. » Quelques jours passèrent et Élizabeth présenta Charlie à son père qui la désapprouva de cet amour. Il disait : « Il n'est pas assez responsable et les jeunes hommes de ton âge, tu le sais, ils cherchent du sexe. » Son père était « vieux jeu ». Charlie voulait l'inviter pour sortir à des soirées, mais son père refusait.

Vendredi soir, Charlie invita Élizabeth au « party » qu'il avait organisé pour leur anniversaire, car cela faisait un an qu'ils étaient ensemble. Normalement, elle aurait dû demander à son père pour y aller mais, cette fois, Élizabeth s'évada par sa fenêtre pour ne pas que son père se doute de rien. Elle mit quelques oreillers sur son lit. Vers onze heures, son père alla se coucher et, comme à l'habitude, il alla porter le chat sur le lit de sa fille. Voyant bien, en déposant le chat, que sa fille n'y était pas, il décida de rester éveillé jusqu'à son retour. Vers quatre heures du matin, Élizabeth fut de retour avec son amoureux. Charlie alla la raccompagner à sa chambre. Les amoureux ne se doutèrent pas que Pierre, le père d'Élizabeth, les attendait. À ce moment, Pierre ouvrit la lumière et commença à disputer sa fille. Pierre chassa Charlie. Élizabeth désapprouva tout cela. Elle décida, au bout de deux jours, d'envoyer un message à son amour qu'elle aimait tant. Ce message disait qu'elle voulait s'évader en Alaska avec l'homme qu'elle aime, loin de son père. Charlie lui récrit. Par amour, il la suivra. Attendant la réponse d'Élizabeth, Charlie se prépara pour partir. Élizabeth finit pas se défaire de son père pendant quelques heures. Au courant de ces heures, elle communiqua avec son amour et se prépara pour l'Alaska.

Quelques années avaient passé pour les amoureux. Leur vie était paisible et Élizabeth n'avait jamais été aussi heureuse dans sa vie. Un dimanche après-midi, les amoureux marchèrent main dans la main dans l'endroit le plus romantique au monde : les grottes de glace. À mi-route, Élizabeth décida de dire la grande nouvelle à son bien-aimé : « Tu devras t'habituer à la vie à trois parce que dans huit mois, tu seras papa. » Heureux, il sauta de joie et se mit à crier : « Je t'aime. » Charlie cria tellement fort qu'il déclencha une secousse. C'est à ce moment que les stalactites se détachèrent. Élizabeth se colla sur la paroi pour ne pas être touchée. Charlie n'ayant pas assez de temps pour courir vers Élizabeth se fit ensevelir par les glaces. Pendant quelques secondes, qui parurent une éternité pour Élizabeth, le bruit et la poussière l'empêchèrent de voir. À la fin du fouillis, Élizabeth trouva Charlie étendu sur le sol gisant dans son sang. Elle se précipita en dehors de la grotte pour aller chercher de l'aide. Trente minutes plus tard, Charlie était dans l'ambulance. Pendant quelques secondes, Charlie reprit ses

esprits et dit : « Prends soin du bébé. » Et il monta vers une nouvelle vie, là où il veillera sur les deux êtres qu'il aime.

Un douloureux mois de novembre passa pour cette femme. Élisabeth décida de retrouver son père. La veille de Noël, elle voulait impressionner son père qui, après la fugue de sa fille, était mort à l'idée de ne plus la revoir. Pierre si surpris qu'elle revienne n'osa pas parler de Charlie. Les mois passèrent et la vie avec son père allait à merveille. Au mois de mai, Élisabeth mit au monde un petit garçon qu'elle nomma Thad.

Vicky Gagné, Centre du Haut Saint-François, East Angus

Le banc de tante Élisabeth

Ce que je vais vous raconter, c'est un fait réel qui se passait dans les années 50. J'étais alors une petite fille. Cette histoire se passait sur le perron de l'église juste avant la grande messe du dimanche.

À vrai dire, tout avait commencé le samedi soir à la ferme car mon oncle était cultivateur. J'entends encore ma tante crier : « Hornéus, Hornéus installe donc la boîte blanche sur la camionnette pour demain matin, pis demande à Nelson de t'aider. Les ordres étaient donnés, car ma tante était le chef de la communauté. Hornéus et Nelson faisaient les quatre volontés de ma tante et avant que le soleil se couche, la fameuse boîte était bien installée sur la camionnette 1948 et tout était prêt pour la messe.

Le lendemain matin, Hornéus entassait le plus d'enfants possible dans cette boîte et c'est le départ, après les recommandations de ma tante, qui nous avertissait du bout du doigt de rester assis et bien tranquilles jusqu'à l'église. Puis Hornéus s'installa derrière le volant juste à côté de ma tante qui avec sa corpulence prenait toute la place de l'habitacle. Hornéus devait, de temps en temps, accrocher les attributs de ma tante, car la tige de métal qui servait à changer les vitesses était placée juste à la hauteur de sa poitrine.

Nous voilà partis... On roulait environ 30 milles à l'heure, c'était une vitesse catastrophique pour ce temps-là. Sur le perron de l'église, il y avait des paroissiens qui avaient commencé à se donner des nouvelles de la semaine, c'était à leur façon le journal du temps.

L'heure de la messe approchait, jamais ma tante n'aurait pénétré dans l'église avant les cinq minutes de la célébration en souhaitant que les touristes aient pris son banc et avoir le bonheur d'aller leur dire que c'était son banc. Ma tante se faisait un malin plaisir de les inviter à se trouver une place ailleurs, ça lui donnait la satisfaction de faire son spectacle du dimanche.

Cette histoire n'est pas la seule qui se passait à cette époque dans nos campagnes ; il y en a eu bien d'autres d'aussi cocasses et encore bien plus que celle-ci.

J'aime écrire des histoires, car ça fait travailler mon imagination et ça me garde alerte tout en améliorant mon français. Ce récit me rappelle aussi des événements de ma jeunesse ainsi que des moments importants qui ont marqué mon enfance.

Bernadette Morel, Centre Clef, Mitis-Neigette

L'amour trompeur

C'était un de ces lundis pluvieux et frisquets d'automne, quand j'attendais à l'hôpital depuis deux heures à me taire forcément. Soudain, une très vieille dame arriva, s'assit à mes côtés et commença à converser. Avec qui ? Je n'en avais aucune idée, mais j'étais tellement ennuyée de l'entendre se parler toute seule et moi-même de me taire que je me décidai à lui parler un peu. Elle me dit qu'elle s'appelait Brigitte et me raconta un peu sa vie. Je ne cacherai pas que c'était quelque peu ennuyant, mais quelque chose retient mon attention ; elle déclara qu'elle n'avait jamais eu d'homme dans sa vie depuis... Je lui demandai depuis quoi, et elle me raconta son émouvante histoire.

« C'était en 1932, j'avais 20 ans tout juste et je fréquentais un jeune homme depuis quelque temps déjà, dénommé Louis. Il était très beau, romantique, et avait de bonnes manières. D'ailleurs, nos parents prévoyaient un mariage très rapidement et un avenir vraiment prometteur. Nous nous entendions si bien que j'avais l'impression que nous étions deux "Kallimas" en plein vol. Comme j'étais heureuse ! »

Je la regardai, surprise qu'elle n'ait pas passé sa vie avec cet homme apparemment si gentil et parfait pour elle ; mais son récit n'était pas terminé... Après une petite pause, elle reprit : « Nous faisons une ballade dans une petite clairière non loin du village où le mélodieux chant des oiseaux, la douce brise de printemps et les rayons du soleil passant à travers les feuilles des branches d'arbres étaient au rendez-vous... Tout ce qu'il y a de plus romantique, vous direz, et c'est vrai ! Rendue à un point d'eau, où il m'a tendrement embrassée, je me suis penchée pour me regarder et c'est là que tout s'est gâté. Il m'a féroce-ment poussée et m'a maintenu la tête sous l'eau pendant assez longtemps pour que je perde conscience. Quand je me suis ouvert les yeux, il n'était plus là, croyant probablement que j'étais morte. J'ai repris mes esprits, je suis partie en courant, mais j'étais tellement sous le choc que je n'ai pas pleuré. Heureusement, sinon je ne l'aurais pas vu s'approchant, une pelle à la main, pour m'enterrer ! Il ne m'avait pas remarquée, mais mon cœur battait si fort que je croyais qu'il pouvait l'entendre... Quand il a déposé sa pelle pour attacher les lacets de ses chaussures, j'en ai profité pour ramasser une assez grosse branche et m'approcher de lui pour lui en administrer un énorme coup sur le côté de la tête. Ce fut un franc succès, mais sur le coup de la colère et de l'énervement, je l'ai abattu. »

« Finalement, c'est moi-même qui l'ai enterré et j'ai dû écrire une fausse lettre d'adieu de sa part pour que personne ne se doute de rien. Malgré le fait que je m'en suis sortie indemne, 71 ans plus tard, j'ai toujours cette histoire sur la conscience. Depuis, plus aucun homme n'a réussi à avoir ma confiance, qui d'ailleurs a totalement disparu. »

Immédiatement après cette déclaration, j'ai été appelée par l'infirmière. Je la saluai et tout en marchant vers la salle qui m'était destinée, j'ai réfléchi à ce qu'elle m'avait raconté. Que cette histoire soit

vraie ou pas, j'ai compris que le monde est rempli de cruauté et que la confiance est relative... Très relative...

Dominique Couillard, Centre Laure-Conan, Chicoutimi

Dans la vie, il y a de ces coïncidences !... Je suis une personne qui aime lire énormément et dernièrement, j'ai lu un livre qui m'a beaucoup secouée.

J'ai réalisé que je n'étais pas seule... Comme je me suis retrouvée dans Annabelle ! J'avais l'impression que c'était moi ; que je lisais mon histoire, que je voyais défiler une partie de ma vie, des souvenirs douloureux...

Je ne connaissais pas vraiment mes sentiments et je ne savais pas bien les exprimer. Pendant des années, je les avais enfouis et cela eut un effet néfaste dans ma vie. Si j'avais su ?... On dit toujours ça... !

J'aurais tellement aimé être ailleurs ! Comme toi, Annabelle... vivre dans une autre famille, être mieux comprise, pouvoir me confier à ma mère... (Oh OUI !) pouvoir vivre, cesser de végéter. Je ne voulais pas être froide, fuyante, angoissée.

Les meilleurs moments que je vivais, c'était lorsque j'étais au bord de l'eau ou bien dans la forêt pour chercher la paix, comme toi lorsque tu marchais dans les rues de la ville.

À travers tes yeux, Annabelle, c'est comme si je retrouvais la vue, l'ouïe, l'odorat, je réapprenais à vivre et à reconnaître le bonheur essentiel à ma survie. Je parle plus avec mon cœur. Je me sens plus authentique. (Ha ! Que j'aime ce mot... !) J'ai le goût de revivre, de ne plus chercher la noirceur des ténèbres. Je suis comme une fleur qui a manqué d'eau, mes racines ont puisé très longtemps au fond de mes larmes. Je ne pouvais plus vivre tourmentée, il fallait que la mascarade de ma vie prenne fin. Toi, tu souhaitais quitter cette vallée de larmes aussi, comme une bête traquée qui cherche à s'exiler. Je réalisais que

je ne me trompais pas. Que les changements que j'ai faits récemment dans ma vie ne sont pas des erreurs. Tu m'as aidée à évoluer, à me débarrasser de ma terrible angoisse qui m'empêchait de penser et d'agir. Les notes s'entremêlaient dans ma tête. La musique ne m'inspirait plus rien. Toi, tu figeais sur ton piano. Mozart était mort une deuxième fois !

Ta force de caractère, tu l'as développée dans le milieu où tu vivais, semblable au mien, au sein d'une famille privée d'affection, de confiance et de stabilité. Toujours sur la défensive... j'ai connu ça comme toi ! Tout cela m'a fait prendre conscience que je devais, dans l'avenir, m'affirmer. Jamais plus personne ne pensera, ne décidera, ni n'agira à ma place.

Par tes expériences similaires aux miennes, je retire une belle leçon de vie. Je vais m'en sortir plus grandie. J'ai le désir de me faire plaisir, d'accomplir des choses merveilleuses que j'aime. Tu m'as apporté le courage d'avoir moins peur de foncer, d'être plus légère dans mon cœur et dans mon âme. Ma plus belle histoire pourrait s'appeler : **Vivre pleinement sa vie dans l'authenticité**. Maintenant je sais à qui je vais offrir la moitié du petit cœur en or que je porte tous les jours à mon cou...

Geneviève Côté, Centre Laure-Conan, Chicoutimi

Le conte de Noël De Charles Dickens

La veille de Noël, un vieil avare, Ebenezer Scrooge, fait un rêve qui lui fait prendre conscience de ses fautes et l'amène à semer le bonheur autour de lui.

Il y a des années que je connais cette histoire et à chaque période du temps des fêtes, j'ai toujours le goût de la revoir. Dans

l'histoire, le spectre de feu Jacob Marley vient rendre visite à Scrooge en lui rappelant sa vie passée et qu'il ne désire pas voir ce dernier terminer sa vie de la même façon que lui l'a finie, c'est-à-dire mort dans l'ignorance de la misère des autres. Jacob Marley lui apprend qu'il a une autre chance, mais qu'il rencontrera trois fantômes, celui du passé, du présent et de son avenir afin qu'il se reconnaisse dans ce qu'il fait et ce qu'il peut améliorer.

Je restais chez mes parents à l'époque où j'ai vu quelques passages du film, mais c'est quand je me retrouvai en logement et avec ma famille, que je l'ai vraiment découvert. Je me suis procuré le roman et l'ai dévoré. Je le fis connaître à mes enfants par le film animé *Noël chez les Muppets* réalisé par Jim Henson avant que celui-ci ne meure peu après le tournage de ce film.

J'ai beaucoup aimé cette histoire de Noël car, en cette période du temps des fêtes, elle peut toucher des cœurs endurcis. Cette histoire apporte beaucoup de tendresse et d'amitié. Elle fut en roman et en film aussi. Dickens fut un grand génie de la littérature du 19^e siècle, que j'ai bien admiré pour ses chefs-d'œuvre qui sont parvenus à améliorer les conditions sociales de cette époque. Cette histoire de Noël demeure ma préférée parmi toutes les autres que j'ai lues de ce brillant écrivain.

Bravo et chapeau à monsieur Dickens pour ce conte de Noël. !

Marianne Turcotte, Centre l'Escale, Thetford Mines

Il y a quelques années, quand mes grands-parents étaient encore vivants, je n'allais pas leur rendre visite aussi souvent qu'ils l'auraient souhaité. Je ne réalisais pas que mes grands-parents pouvaient parfois souffrir de solitude.

Aujourd'hui, j'en ai conscience, mais je ne peux pas rattraper le temps perdu. La solitude chez les aînés est un sujet qui me touche beaucoup. Je m'en suis inspirée pour écrire cette histoire. Après tout,

on a tous autour de nous des personnes âgées et peut-être souffrent-elles de solitude...

La dame aux chats

Dans mon quartier, qui est situé dans un coin tranquille de Montréal, il y a une vieille dame qui ne paraît vraiment pas son âge. Malgré ses 75 ans bien sonnés, elle prend de longues marches chaque jour. Depuis le temps que je la vois passer devant chez moi, je sais que cette digne dame cherche des chats. Les gens du quartier la trouve étrange mais moi, j'aime beaucoup l'observer. La dame s'appelle Anna et c'est ma voisine. Elle est réglée dans ses habitudes comme une horloge suisse. Je vais vous raconter la journée où la routine d'Anna n'a pas été la même que dans les dix dernières années où je l'ai observée... Ne vous méprenez pas, je ne suis pas un voyeur ! Je suis juste un vieil homme en fauteuil roulant qui trompe l'ennui en regardant par la fenêtre...

Ce jour-là, Anna criait par la porte arrière. C'était l'automne et je pouvais laisser mes fenêtres ouvertes car le temps était clément. Je ne pouvais pas voir Anna parce que je n'étais pas encore arrivé à la fenêtre arrière. Je m'étais installé à l'avant étant donné qu'Anna sortait habituellement faire sa promenade matinale à cette heure. Je sentais dans la voix de la dame une note d'inquiétude :

— Jujube, où es-tu, ma belle ? Viens ici ! C'est l'heure de manger !

Je sais bien qui est Jujube : c'est la grosse chatte jaune, tigrée, la préférée d'Anna. J'ai remarqué que la vieille dame donne toujours des noms sucrés à ses chats. Il y a Caramel, le gros chat brun, Praline, la petite chatte blanche, Réglisse, la longue chatte noire et Bagatelle, le chaton multicolore. Il y en a plusieurs autres aussi puisque Anna recueille chaque semaine de nouveaux félins. On dirait que tous les chats de la ville se donnent rendez-vous dans les ruelles de notre quartier !

Mais revenons à nos moutons. Je suis finalement arrivé à la fenêtre arrière et j'ai vu Anna à genoux qui regardait sous sa galerie. Ensuite, elle s'est dirigée vers le vieux hangar. Elle jeta un coup d'œil dans chaque arbre en passant. Elle continua à crier :

— Jujube, Jujube, où es-tu ?

Elle eut bientôt fait le tour de toutes les cachettes de Jujube. Elle entra chez elle et je ne la vis plus sortir de toute la matinée. Je savais ce qui se passait : Anna avait perdu sa précieuse Jujube et il n'y avait aucun doute pour moi qu'elle cherchait dans tous les coins de sa maison pour la retrouver. Ça m'inquiétait quand même un peu, je dois bien vous l'avouer.

Je sais l'attachement qu'éprouve Anna pour ses chats qui le lui rendent très bien d'ailleurs ! J'en suis parfois un peu jaloux... Vous savez, Anna est une belle dame et j'admire sa forme et son entrain. Depuis que j'habite la maison avoisinante à la sienne, je ne l'ai pas vue souvent discuter avec les gens du quartier qui ne comprennent pas pourquoi elle garde autant de chats. Quand quelqu'un vient s'en plaindre, Anna ne veut absolument rien entendre. Elle est chez elle et personne ne viendra lui dire quoi faire ! Moi, je suis bien placé pour la comprendre car, comme elle, je souffre de solitude. Anna est veuve depuis plusieurs années, comme moi. Mais contrairement à moi, elle n'a pas d'enfant. J'en ai deux et six petits-enfants. Ils viennent me voir chaque semaine, mais le reste du temps, je suis seul. Anna n'a pas de visite, mais elle a ses chats.

Enfin, j'ai vu Anna sortir de chez elle. Sous son bras, il y avait une pile de feuillets et je n'ai pas eu besoin d'attendre longtemps pour constater que c'était des avis de recherche pour Jujube. Anna posa une affiche sur le poteau face à ma fenêtre et elle continua son chemin.

Le lendemain matin, je surveillais à ma fenêtre afin de voir si Anna sortirait prendre sa promenade matinale. Je la vis quitter à l'heure habituelle. Au moment où elle passa devant ma fenêtre, je pris mon courage à deux mains et je lui demandai :

— Madame Anna, avez-vous retrouvé votre chatte ?

Elle me regarda, l'air surprise. Après tout, je ne lui avais jamais adressé la parole en dix ans !

— Bien sûr, monsieur, je l'ai retrouvée. Elle était cachée dans le vieux matelas de ma chambre d'amis. De plus, elle n'y était pas seule : cinq magnifiques chatons étaient avec elle...

— Vous savez, madame Anna, l'hiver s'en vient à grands pas et c'est la saison où je m'ennuie le plus. Accepteriez-vous de me confier un chaton ?

— Ça va me faire plaisir de venir vous en porter un dès qu'il sera sevré.

— Merci infiniment madame Anna !

— Ce n'est rien, monsieur. Je vous souhaite une bonne journée et à bientôt !

Oui, à bientôt, madame Anna. Dans quelque temps, j'aurai un petit chaton pour me tenir compagnie et peut-être même une nouvelle amie...

Rébecca Dufour, Centre Laure-Conan, Chicoutimi

Un souvenir inoubliable

Par un matin de janvier, la neige tombait à gros flocons et recouvrait le sol d'un blanc tapis. Une petite fille de sept ans, qui n'aimait pas beaucoup l'école, demeurait avec ses grands-parents dans une jolie maison en bordure du village. Heureuse et enjouée, la fillette vivait bien entourée d'amour.

Un jour qu'elle était de mauvais poil, elle « décida » qu'elle était malade. Comme à chaque matin, sa grand-mère entra dans sa chambre et lui murmura : « Réveille-toi petite fleur, il est l'heure de te lever pour l'école. » La petite fleur prit alors un ton affaibli et répondit : « Je suis malade grand-mère, j'ai mal au ventre... » Sa grand-maman, qui l'aimait énormément, lui expliqua que de manger lui ferait peut-être passer son mal de ventre. Mais la fillette avait une idée derrière la tête et, digne de l'Oscar pour la meilleure actrice, elle continua sa comédie et... remporta la palme.

Devant les grimaces et les contorsions de sa petite-fille, sa grand-mère lui conseilla de rester au lit avec un sac d'eau chaude sur le ventre. Elle retourna donc, le sourire au coin des lèvres, dans sa chambre. L'avant-midi passa tranquillement et la neige qui tombait s'accumulait de plus en plus. Les routes devenaient plus glissantes et la visibilité passable.

Soudain, elle entendit une petite voix qui demandait pour la voir et lui parler. Aussitôt, la jeune espiègle sortit de sa chambre et fonça à l'entrée pour y apercevoir son ami Michel. Il venait lui dire que l'école avait été annulée pour la journée à cause de la mauvaise température. Michel demanda donc à son amie d'aller jouer dehors avec lui. Bien entendu, la petite « malade » essaya de convaincre sa grand-maman que son mal de ventre était passé.

Mais hélas ! grand-mère avait « vu neiger » avant ce jour-là. Elle lui dit gentiment qu'elle l'aimait beaucoup et qu'elle préférait le repos complet pour sa guérison. La fillette s'en retourna la tête basse en « claquant des talons ». Elle était fâchée contre sa grand-maman, mais surtout contre elle-même. Elle avait le cœur peiné et se sentait humiliée d'avoir menti. Elle venait de comprendre que de mentir ne mène jamais loin...

Aujourd'hui, cette petite fille est âgée de 35 ans et elle terminera sa 5^e secondaire bientôt. Vous avez deviné, cette jeune coquine, c'était moi. Moi qui, à mon tour, suis devenue maman, je n'oublierai jamais ce souvenir. Je remercie ma grand-mère du fond du cœur de m'avoir toujours soutenue et encouragée tout au long de mes études.

Même s'il y a eu une courte pause entre ces années d'école, je n'ai jamais baissé les bras. Le retour en classe ne m'a pas toujours semblé facile, mais avec de l'effort et de la détermination, tout est possible !

La femme que je suis devenue a compris que les objectifs qui nous semblent les plus difficiles à atteindre, aboutissent parfois à une réussite de grande envergure. Un soupçon de motivation, un peu de persévérance et beaucoup d'amour, voilà le secret d'une combinaison gagnante.

Marie-Josée Dupuis, Centre de l'Envol, Rivière-au-Renard

La Croatie

En 1992, la Croatie est devenue un pays indépendant. La guerre a débuté ensuite entre la Yougoslavie, la Bosnie et la Croatie pour des raisons politiques que je ne comprenais pas ; je n'avais que 10 ans.

La Croatie a survécu à quatre années de guerre difficiles. Cette guerre m'a volé mon enfance que j'ai perdue dans un refuge. Elle a rempli mon âme avec la peur qui m'a empêchée de dormir pendant de longues années.

Cette guerre m'a séparée de ma famille et de mes amis. Au plus profond de moi, j'ai senti mon cœur se faner comme une fleur qui n'avait plus de vie... À cette époque-là, mon cœur s'est enveloppé de tristesse en m'enlevant mon sourire, ma candeur.

Cette guerre a pris aussi beaucoup de vies innocentes et démolit plusieurs villes. Pour moi, la guerre est une expérience noire et je ne souhaite pas que quelqu'un parmi vous la vive.

Grâce à Dieu, je me suis retrouvée, entourée de ma famille, loin de ce sombre vécu, dans un pays de paix. Ici, au Canada, je suis

libre comme un oiseau, qui se sent en sécurité dans ce pays nordique où l'harmonie habite. Ce peuple accueillant nous fait sentir les bienvenus. On se sent comme chez soi.

Aujourd'hui, la Croatie est libérée de ce malheur qui s'appelle « la Guerre ». C'est un pays libre, plein d'harmonie, d'amour, d'espoir...

Chaque jour, mes pensées s'envolent dans l'espace du ciel et se recentrent avec mes rêves qui ne peuvent pas se réaliser pour le moment.

La Croatie est un pays qui va toujours garder une place spéciale dans mon cœur. Je ne sais pas si un jour, je vais retourner dans mon pays d'origine ? ? ?

Bonita Pranic, Centre Saint-Michel, Sherbrooke

L'an dernier a été une année vraiment très difficile pour moi, car le 5 novembre mon grand-père est décédé après avoir été très malade. Deux mois après cet événement, mon oncle nous a aussi quittés pour l'autre monde à la suite d'un grave accident. Alors en peu de temps, j'ai perdu deux personnes qui m'étaient profondément chères.

Par la suite, j'ai ressenti énormément de culpabilité au fond de moi-même, car la vie d'aujourd'hui va beaucoup trop vite et comme j'étais toujours trop préoccupée par la course folle du quotidien, j'ai négligé mes visites d'une semaine à l'autre. Puis, les mois ont passé et deux êtres qui étaient importants à mes yeux sont partis pour l'autre monde, sans même que j'aie eu l'occasion de leur dire au revoir. Ces pertes m'ont extrêmement bouleversée à un point tel d'avoir créé un vide dans mon for intérieur. C'est pourquoi, malgré moi, une partie de mon âme s'est envolée avec eux.

Je crois qu'il est courant et normal, lors d'un moment difficile de se demander le fameux pourquoi ? Comme tous les gens de mon entourage, je me suis aussi posé cette question-là.

Après plusieurs semaines de solitude et après mûre réflexion, il m'est soudainement venu à l'esprit qu'il était possible et vraiment essentiel de l'aborder différemment, afin de ne pas continuer à me détruire davantage.

Enfin, je me suis demandé :

Pourquoi est-ce que je pleure, puisque maintenant ils sont libérés ?

Pourquoi est-ce que j'en veux à la vie, puisque actuellement ils profitent de leur liberté ?

Pourquoi suis-je en colère, puisqu'ils m'ont donné l'exemple d'être d'excellents bons vivants ?

Pourquoi est-ce que je crie ou hurle ma douleur, puisqu'ils aspiraient à l'harmonie ?

Pourquoi ai-je peur de l'avenir, alors qu'ils m'ont donné un si bel exemple de persévérance et de dépassement de soi ?

Pourquoi suis-je triste, alors que j'ai eu la chance d'avoir de beaux souvenirs d'eux ?

Pourquoi est-ce que je ne me sers pas de leur expérience de vie pour améliorer ma propre existence ?

Pourquoi avoir le cœur lourd, puisque leur vœu le plus cher était de me voir heureuse ?

Peu après, le temps a passé, ma douleur s'est estompée et j'ai accepté la situation. D'abord, j'ai décidé de ne plus m'imposer un deuil difficile, car je suis très consciente qu'ils sont beaucoup mieux

là-bas plutôt qu'ici-bas. Je ne veux plus m'empêcher d'avancer, alors que je sais parfaitement que lorsqu'ils étaient de ce monde, ils ne se sont jamais préoccupés des banalités. Je dois cesser de voir la vie en noir et d'avoir une attitude négative, car j'ai eu la chance d'apprendre plusieurs choses positives lors de leur vivant. Je ne veux plus m'apitoyer sur mon sort, afin qu'ils puissent célébrer leur délivrance pleinement.

Maintenant, vous qui étiez mes guides, je me promets ainsi qu'à vous de ne plus m'ennuyer de votre présence, parce qu'au fond de mon intérieur, je sais très bien que vous faites partie de moi et que maintenant, vous êtes devenus mes anges gardiens. Je ne parlerai plus de vous au passé, puisqu'en réalité, vous resterez toujours présents dans mon cœur. De plus, je me rappellerai toujours des anecdotes agréables que nous avons vécues, car j'ai tant de moments privilégiés passés en votre compagnie.

Aujourd'hui, j'ai finalement compris qu'il est vraiment très important de prendre soin des gens qui nous entourent et qui nous aiment et de ne pas attendre qu'ils nous quittent pour leur réserver un instant et leur démontrer combien ils nous sont chers, car la vie est vraiment courte, même si parfois elle nous donne l'impression du contraire.

En ce qui me concerne, j'ai choisi de faire de mon mieux pour vivre pleinement le moment présent, et ce, de façon positive afin d'appliquer toutes ces belles leçons de vie.

Je vous aime profondément.

Au revoir,

Melany xxx

Melany Gariépy, Centre Lemoyne D'Iberville, Longueuil

La vie pendant et après la consommation

Si vous lisez ce texte, dites-vous qu'il n'y a aucun hasard dans la vie. Mon nom est Annie, je vis une existence rêvée pour toute personne qui a un problème de consommation et qui souffre. Moi, je veux vous transmettre un message d'espoir : que peu importe ce que l'on vit, ça finit toujours par s'arranger. Je vais vous raconter mon histoire.

Tout a commencé à ma naissance, je viens d'un milieu instable émotionnellement. Mes parents sont toxicomanes et divorcés depuis mes trois ans. Mon père ne voulait jamais m'amener avec lui les fins de semaine, ma mère devait lui dire : « C'est Benoît et Annie ou personne. » Moi, avec mon mal de vivre, je n'étais bien nulle part.

Dès l'âge de cinq ans, j'ai cherché la fuite dans la cigarette, puis peu après, à l'âge de neuf ans, j'ai connu l'euphorie de la drogue. Oui, dans mon enfance j'ai été violée, battue et maltraitée, mais il reste que c'est à moi de prendre mes décisions. Bien sûr, l'euphorie de la drogue ne dure qu'un certain temps, car après il y a l'enfer.

Moi, je suis dépendante depuis ma naissance, puisque quinze pour cent de mon problème, ce sont les substances narcotiques et que quatre-vingt-cinq pour cent, mon comportement. Par ma façon d'agir, je ne laissais personne m'approcher ; à cause de cela, je vivais du rejet.

Puis, à mes treize ans, j'ai eu la chance de rencontrer les centres d'accueil. Beaucoup de gens pensent que c'est une prison pour jeunes. Pour moi, cela a été une délivrance. J'ai passé trois ans en centre d'accueil et ça m'a permis de rester à l'école au moins jusqu'à ma 2^e secondaire. Ensuite, j'ai connu une fraternité de douze étapes ; je n'y suis pas restée bien longtemps ; je suis très vite retournée dans la drogue. Il faut croire que je n'avais pas bien compris.

Sept ans plus tard, moi qui n'avais aucune idée de ce que me réservait la vie, je travaillais pour payer mes consommations, jusqu'à ce que je rencontre un jeune homme de vingt-huit ans qui a changé mon existence.

Six mois plus tard, il m'a laissée, car il était abstinente depuis un an et moi, je lui mentais en lui disant que je ne consommais presque plus. Il est parti et je ne peux toujours pas lui en vouloir, car j'aurais fait pareil ; cela était pour son bien et pour le mien. Moi, de mon côté, j'ai atteint mon pire bas fond, car le seul homme que j'ai vraiment aimé venait de me quitter. Deux jours plus tard, je suis allée à une réunion de narcotiques anonymes et j'ai fait les efforts pour m'en sortir.

Alors que je croyais tout espoir perdu pour moi et lui, il est revenu auprès de moi après deux semaines. Cet homme, sans même le savoir, m'a sauvé la vie, car sans lui je serais encore en enfer. Il ne faut pas se tromper, car le faire pour quelqu'un d'autre vous conduira à la rechute. Ma vie, je ne l'ai pas choisie ; par contre si je le veux, je peux m'améliorer.

Aujourd'hui, j'ai un an d'abstinence, je suis de retour aux études et je n'ai pas besoin de vous dire combien ni quelles sortes de drogues j'ai consommées. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a toujours de l'espoir.

LA DESTINÉE

J'ai vu le soleil se lever,
J'ai vu Dieu me regarder,
Il m'a montré le chemin qui m'est destiné,
Oh ! c'est un chemin tout cabossé,
Mais rendue au bout, ce ne sera que liberté,
Pour mon cœur qui est lésé,
Ce sera une longue traversée,
Pour mon âme meurtrie car j'ai aimé,
Ce sera une épreuve à traverser.

Annie Tourangeau, Centre Lemoyne D'Iberville, Longueuil

La maladroite

Le soleil était suspendu dans le ciel, répandant sur ma peau sa douce chaleur. Un petit vent s'élevait de temps à autre, secouant légèrement ma chevelure dans chacune des directions. La montagne se dressait face à moi, haute et fière dans sa splendeur dominatrice. Je me sentais comme un petit grain de sable dans un univers trop vaste qui aurait bien aimé qu'on le remarque. Seulement, qui s'attarde à ce petit grain lorsque le désert s'étend à l'infini. Je n'étais qu'une fille comme les autres qui parcourait ce monde, invisible et discrète. Malheureusement, cet après-midi là, je me suis fait remarquer bien au-delà de mes espérances.

Assise sur le banc, j'attendais patiemment l'autobus. Au bout de quelques minutes, je l'aperçus. Je me levai en hâte, attrapai mon sac afin de le porter à mon dos et sortis mon portefeuille. L'autobus s'arrêta. La porte s'ouvrit comme une grande bouche qui semble me faire une grimace. Je décidai d'entrer malgré cette image offensante sortie purement de mon imagination. J'aurais dû le voir comme un mauvais présage.

L'autobus était plein à craquer. Les gens s'entassaient les uns aux autres, impatients et mal à l'aise dans cette promiscuité. Distraite, je gravis l'escalier d'un pas léger. À la deuxième marche, mon pied glissa. Mon corps se mit à pencher vers l'avant, ensuite vers l'arrière. J'essayai de retrouver mon équilibre, mais ma tentative ne fut qu'un horrible désastre. L'autobus débordait de gens de toutes sortes. Je ne pouvais même pas recréer un de ces visages dans ma tête. Dans ma panique et mes acrobaties, l'univers autour de moi se mélangeait, s'unifiait. Il n'y avait que taches de couleur et bribes de rire. Une chaleur suffocante s'accrocha soudainement à moi. Ma respiration s'accéléra. On aurait dit que mon cœur voulait s'arracher à mon corps, s'évader de cette prison qu'est ma cage thoracique. Je distinguais l'odeur perfide des travailleurs comme un nuage de puanteur qui m'enrobait, m'étouffait. Tout était devenu incompréhensible. Je devais arrêter ce manège avant d'avoir un haut le cœur. Dans un dernier effort afin de rester stable sur mes jambes, je me lançai vers l'avant.

Cependant, je crois que j'y suis allée un peu fort. Je titubai longuement avant de m'effondrer maladroitement sur le ventre rebondi du chauffeur. Pendant ma chute, mon bras accrocha le panneau de livrets d'autobus. Je relevai la tête vers le chauffeur en quête de compassion, mais au lieu de ça, il me regardait d'un air méprisant. Le temps semblait s'écouler au ralenti. Les livrets d'autobus tournoyaient autour de moi comme une neige lourde et calme. Une jeune femme me tapotait le dos sous l'effet de la pitié, pendant que l'autobus au grand complet s'esclaffait. J'avais l'impression que leur visage grossissait et que le son de leur rire s'intensifiait. Je me sentais comme un animal bizarroïde affiché dans un zoo, ou bien la femme à barbe qui fait toujours partie du cirque. J'en profitai pour compatir avec eux. Je me relevai, la tête haute, en essayant d'ignorer les voyageurs, armée d'une fausse assurance. Ma jambe gauche me faisait terriblement mal, mais je ne laissais rien paraître. Je jetai un rapide coup d'œil afin de retrouver une place libre. J'allai précipitamment m'asseoir, à la fois soulagée et honteuse.

Sur le banc, je n'osai même pas me retourner. Je restai immobile, les joues en feu. Je sentais les regards moqueurs sur ma nuque. Je n'avais qu'une envie, redevenir cette fille invisible et discrète.

Brigitte Marcheterre-Courtois, Centre du Richelieu, Mont St-Hilaire

Qui a dit qu'avoir des enfants, une famille et un travail sont des barrières à l'éducation ? Je suis mère de famille et je viens des Îles-de-la-Madeleine. Dans ce petit coin de paradis, il n'y a pas de travail et les études sont bien limitées.

J'ai dû quitter mon île pour des raisons économiques en 1998. À mon arrivée à Beloeil, je me suis trouvé un travail de caissière. Cependant, j'avais fait ce métier toute ma vie, j'avais le goût du changement. En 1999, j'ai pensé retourner à l'école, mais plusieurs circonstances me faisaient peur : ma situation financière, ma famille, mon travail et surtout mon âge. Il n'était pas évident, à 30 ans, de se revoir sur les bancs d'école avec des jeunes. J'avais la crainte d'être

humiliée ou que je sois la plus vieille de ma classe. Avec courage, j'ai téléphoné et j'ai commencé à prendre des informations.

J'ai finalement fait ma demande à l'école de ma localité en 2000. Je me rappelle que la veille de ma première journée, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. Dans ma tête, je me disais : « Dans quel pétrin je me suis encore mise ? » Quand je suis rentrée le matin en classe, j'ai pris une chaise et la première réaction que j'ai eue, c'était de regarder autour de moi. Ce que j'ai vu m'a surpris. Il y avait d'autres personnes de mon âge. J'étais soulagée ! Finalement, ma journée s'était très bien passée. Ce qu'il y avait de plus drôle, c'est que c'était les jeunes qui me parlaient le plus, alors que j'avais si peur d'eux. Je peux vous dire qu'ils sont très sympathiques.

Ensuite, j'ai dû passer un test d'aptitude, à la suite de quoi, j'ai été reclassée en 1^{er} secondaire. J'ai recommencé au bas de l'échelle. Cela m'avait un peu déprimée, mais, pour moi, la glace était brisée. Je me rappelle du premier rendez-vous avec mon orienteuse, je lui ai dit : « Moi, je veux avoir mon diplôme dans 3 ans. » Elle doit sûrement avoir trouvé que j'étais pressée. J'étais tellement motivée que trois ans plus tard, je me retrouve à la fin de mon objectif et dans quelques semaines, j'aurai mon diplôme. Cela me rend tellement fière. Mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Pour répondre à cette question, cette année, j'ai aussi fait ma demande d'admission au cégep et je sais que vais réussir.

Souvent dans la vie, il faut briser la glace pour atteindre nos rêves. Même si on a d'importantes obligations, on ne doit jamais cesser d'apprendre. Les plus belles histoires ressortent souvent de notre vécu.

Sylvie Barbeau, Centre Beloeil, Beloeil

Histoire sans fin

Mia se réveilla, ils étaient déjà arrivés, elle avait dormi tout le long du voyage. Quelqu'un lui ouvrit la portière, elle ne le connaissait pas vraiment, il ne lui avait adressé que quelques mots avant le départ. Elle déposa un pied sur le sol, releva la tête et resta figée sur place.

Mia n'avait jamais vu une demeure aussi grande avec des allures de château. Des portes immenses se retrouvaient juste en haut d'un large escalier gardé par deux énormes statues qui représentaient un animal bizarre. Un emblème de forme ovale orné lui aussi de cet animal était accroché juste au-dessus de la porte.

Une sensation de frayeur s'empara d'elle, le moindre poil de son corps se redressa subitement, un courant glacial lui traversa la peau comme un coup d'épée, elle sentit ses mains devenir moites, son cœur battait tellement vite qu'elle avait l'impression de manquer d'air.

L'homme l'agrippa par un bras, la tira hors de la voiture, lui fit escalader les marches deux par deux, elle avait l'impression de voler, d'être en état d'apesanteur, d'être légère comme une plume.

Arrivés tout en haut, l'homme s'arrêta, frappa à la porte se servant de l'énorme anneau suspendu juste au milieu. Le temps que Mia reprenne son souffle, la porte s'ouvrit lentement en faisant un bruit horrible. La jeune fille essaya de reculer, mais la main de l'homme la retenait, elle sentit ses jambes devenir molles et elle arrêta de respirer.

Un homme apparut sous les yeux horrifiés de la jeune fille. Il était grand, colosse avec un visage dur comme de la pierre. Elle n'y voyait aucune trace de gentillesse.

L'autre homme, celui derrière Mia la poussa à l'intérieur avec force. Cela lui rappelait quand sœur Marie-Clara la grondait, l'accompagnant jusqu'au dortoir, cette femme avait autant de force que cet homme.

Les yeux grands ouverts, elle regardait dans toutes les directions, il y avait tellement à voir dans cette grande maison. Malgré la lumière un peu sombre dégagée par ce gros lustre composé de plusieurs petits cristaux suspendus au plafond, elle arrivait quand même à voir chaque objet. Des toiles gigantesques décoraient les murs, des meubles de bois foncé se retrouvaient un peu partout, elle en avait plein la vue, c'était loin d'être comme au couvent où elle habitait depuis environ huit ans, là où sa mère l'avait laissée dès sa naissance.

L'homme leur fit signe de le suivre. Ils empruntèrent le grand escalier qui se retrouvait juste en face d'eux. Arrivés tout en haut, il dirigea la jeune fille tout au fond d'un grand couloir sombre et sinistre. Il ouvrit une porte, poussa Mia à l'intérieur et referma à double tour. Elle essaya d'ouvrir, mais c'était bien verrouillé. Un peu désespérée, elle se tourna, s'appuya contre la porte et se laissa glisser sur le sol.

Mia, effrayée, regarda autour d'elle, c'était une pièce pas très grande avec deux chaises et une table. Il y avait deux grandes fenêtres décorées de barreaux très solides. Pourquoi l'avaient-ils enfermée, que lui voulaient-ils, que faisait-elle ici, pensa-t-elle ? Elle remarqua sur le mur une toile d'une vieille femme qui lui donnait froid dans le dos. Elle se leva pour mieux explorer les lieux, il y avait une autre porte vers la gauche, elle s'approcha lentement et tourna la poignée. Ce n'était pas verrouillé, elle l'ouvrit délicatement, paralysée par la peur. Elle relâcha un soupir de soulagement lorsqu'elle constata que cela n'était qu'une salle de bain.

Elle referma la porte et se rendit près d'une des fenêtres. Elle donnait sur un grand jardin comme elle n'en avait jamais vu. Les arbres étaient immenses, des fleurs par milliers ornaient le petit sentier autour d'un étang où valsaient en harmonie quelques cygnes d'une blancheur presque parfaite. Au loin, elle pouvait voir une immense forêt qui délimitait le domaine.

Tout à coup, la porte s'ouvrit. En sursaut, Mia se retourna et son cœur s'arrêta de battre subitement. L'homme était là, il s'approcha de la table, y déposa un plateau rempli de nourriture et ressortit aussitôt de la pièce. Elle avait faim, elle n'avait eu droit qu'à un petit déjeuner ce matin-là et il était très tard, car le soleil avait commencé

sa descente. Elle prit place à la table, le repas était encore fumant, l'odeur était agréable et la vue était encore plus appétissante. Malgré la peur qui l'envahissait, Mia succomba et dévora tout ce qui se retrouvait devant elle. C'était loin de ressembler aux repas habituels de l'orphelinat. Le ragoût de sœur Gertrude un peu liquide, sans goût particulier et que dire de ses biscuits aussi durs que de la pierre. Mia n'avait jamais dégusté un plat aussi bon. Elle en était ravie.

Elle reprit ses esprits, elle devait trouver le moyen de sortir de là, mais comment réussirait-elle à ouvrir cette porte, dit-elle à haute voix. Jetant un coup d'œil, elle repensa au jour où elle et son amie Paula avaient réussi à ouvrir la porte du dortoir pendant la nuit pour aller voler de la crème glacée dans la cuisine. Elles en avaient tellement mangé que pendant tout le reste de la nuit, elles avaient eu droit à des maux de ventre épouvantables. Croyant avoir été punies par Dieu, elles n'avaient jamais osé recommencer.

Elle retira de ses cheveux une petite pince, elle courut jusqu'à la porte et l'enfila dans la serrure. Un clic se fit entendre, elle avait réussi. Elle ouvrit la porte doucement en ne faisant aucun bruit. Le couloir était désert, personne à l'horizon. Elle avançait à petits pas, la peur de se faire surprendre lui donnait des sueurs dans le dos, sa respiration s'accélérait, son cœur battait comme un tambour.

Arrivée près de l'escalier, elle regarda en bas pour être sûre qu'il n'y ait personne avant de s'y engager. Elle descendit à toute allure quand, arrivée aux dernières marches, elle déboula jusqu'au palier principal. La douleur de la chute lui arracha quelques larmes, mais elle devait se relever le plus rapidement possible, peut-être que le bruit de sa chute aurait alarmé quelqu'un. D'un bond, elle se retrouva sur ses deux pieds, un son de pas l' alarma et elle se projeta contre la première porte devant elle, l'ouvrit et s'y cacha.

Elle se retrouva en haut d'un escalier qui menait au sous-sol. Elle essaya d'ouvrir la porte, mais elle en était incapable. Elle n'avait pas d'autre choix que de descendre, mais cette fois avec plus de prudence, car la douleur qu'elle ressentait lui rappela sa vilaine dégringolade. Les marches étaient faites de bois, un craquement se

faisait entendre à chacun de ses pas. Les mains moites, elle s'agrippa contre le mur, ses jambes étaient lourdes, la sueur coulait de son front. C'était la dernière marche, quel soulagement, elle avait réussi la descente sans trop de mal.

Il faisait très froid dans cette cave, les murs de pierres étaient horribles, l'odeur de moisissure lui montait au nez. Un long couloir devant elle menait à une lueur au loin. Mia avait très peur, mais elle devait sortir de là. Pour se donner du courage, elle fredonna une chanson dans sa tête, oubliant ainsi un peu sa peur. Un cri retentit, Mia s'arrêta brusquement, collée contre le sol, elle écouta attentivement. Un autre cri encore plus fort résonna, glaçant le sang de la jeune fille. N'écoulant que sa bravoure, elle continua sa progression vers la lumière. Plus elle s'approchait, plus les hurlements étaient stridents. Au bout du couloir, elle vit une porte qui laissait entrevoir une lueur, elle tourna la poignée quand elle sentit une main effleurer son épaule.

Elle lâcha un cri de terreur qui la sortit de son sommeil, un homme se tenait debout devant elle. Soulagée d'avoir fait un mauvais rêve, elle se releva de son siège. N'en croyant pas ses yeux, elle hurla en voyant devant elle encore cette horrible demeure.

Martine Legault, Centre Christ-Roi, Mont-Laurier

Le choix de ma vie

Je venais d'avoir trente et un ans. Je venais de quitter un emploi que j'avais depuis huit ans. Je me retrouvais tout à coup devant rien, pas de diplôme, alors aucun moyen pour moi de me retrouver un travail que j'aurais aimé.

Je viens d'une génération où il était facile de quitter l'école et mes parents, qui n'avaient pas beaucoup d'éducation, étaient moins sensibilisés à l'importance d'un diplôme. Alors, à l'âge de quatorze ans, je quittai les bancs d'école, je me retrouvai à la maison et je devins ce qu'on appelle une décrocheuse.

Au fil des années, j'ai fait des petits boulots ici et là sans avoir vraiment la passion de ces emplois. Quand j'ai quitté mon dernier travail pour des raisons personnelles, je me suis retrouvée devant un énorme dilemme. Comment est-ce que je pouvais me trouver un boulot que j'aimerais sans avoir aucune scolarité ?

J'ai passé une année complète à la maison à chercher une solution. Je savais que je devais retourner aux études, mais après un si long temps d'absence, je me demandais si j'en serais capable. Après m'être bien informée, j'ai débuté mes cours au centre d'adultes de ma région. Je savais que la tâche ne serait pas facile et qu'il me faudrait beaucoup de courage. La première semaine a été très difficile, mais avec les encouragements de mes professeurs et de mes nouveaux amis, j'ai réussi à continuer.

J'ai découvert des talents en moi que je ne connaissais pas. J'ai rencontré des gens merveilleux qui m'apportent chaque jour beaucoup de réconfort et certains sont devenus, au fil des années, des amis très précieux. J'ai appris à aimer l'écriture et cela m'a donné le moyen de libérer des années de silence. J'ai appris à travers mes histoires qui j'étais vraiment, et surtout, ce que je voulais pour mon avenir. J'ai appris à aimer le français, à m'amuser avec les mots et à bien m'exprimer. J'ai découvert, grâce à mes travaux, des écrivains exceptionnels et des livres que je n'oublierai jamais. Leurs histoires m'ont transportée dans un monde parfois fantastique, parfois triste et parfois cruel. L'amour que j'ai maintenant pour l'écriture et le français est un acquis pour le reste de ma vie.

Le temps a passé depuis et j'ai maintenant trente-quatre ans, bientôt trente-cinq. J'ai pris la meilleure décision de ma vie, car ce jour là, j'ai réussi à ouvrir des portes que je croyais avoir fermées à tout jamais. J'espère qu'un jour, je pourrai réaliser une partie de ces rêves et que la vie m'offrira d'autres beaux défis comme celui-là.

Martine Legault, Centre Christ-Roi, Mont-Laurier

Le rempart

Retourner aux études, c'est se donner une chance. Une chance d'élargir ses horizons et de se défaire des croyances erronées que l'on a parfois envers soi-même. C'est se permettre d'atteindre une qualité de vie supérieure à celle qu'on s'impose comme par défaite. Peu importe son âge, les choix qu'on a faits, les contraintes du quotidien, tout le monde a le pouvoir de bifurquer, de revenir sur ses pas, d'emprunter une nouvelle route. Pour moi, l'instruction n'est pas seulement l'assurance d'une plus grande sécurité financière ; c'est aussi une source inaltérable de connaissances m'ouvrant sur les autres et m'aidant à devenir un être humain plus complet, car plus conscient de la société dont il fait partie. Je crois qu'aucune notion assimilée n'est perdue, malgré tout ce que l'on peut penser du « maudit cours » de chimie ou d'un pénible chapitre d'algèbre, puisque ce sont précisément ces exercices et cette théorie qui permettent d'aiguiser la curiosité et peuvent faire naître la soif de la culture et du savoir.

Je n'ai pourtant pas toujours pensé ainsi. En effet, j'ai passé plusieurs années de ma vie à prendre l'autobus scolaire comme on prend un billet pour le purgatoire, me sachant intelligente mais incroyablement démotivée. J'allais à mes cours l'esprit ailleurs, comme tant d'autres élèves au fond, incapable du moindre effort de concentration, me faisant sermonner par des professeurs dépassés par autant de passivité, échouant à des examens auxquels je ne comprenais rien. Je voyais autour de moi la plupart de mes amis réussir là où je me heurtais à un cuisant échec et ce constat éveillait en moi le sentiment d'être une ratée. J'avais honte de moi à tous les niveaux de ma vie ; mes mauvaises notes ne faisaient qu'accentuer un peu plus mon impression de ne jamais être à la hauteur. Je me disais, comme pour excuser mon inaptitude à « faire quelque chose de ma vie », que le destin établissait à l'avance la glorieuse liste des gagnants et celle, moins reluisante, des perdants et que j'étais condamnée à jeter à la poubelle tous mes rêves et ambitions que je niais avec ardeur, mais qui s'entêtaient à exister malgré mon incapacité à les regarder en face.

Un jour, pourtant, j'ai compris que ma réussite scolaire n'était pas un vague concept métaphysique. Elle était, au contraire, une réa-

lité concrète et accessible. Il me suffisait, pour m'extirper du cercle vicieux dans lequel je m'étais enlisée, de modifier graduellement les idées négatives que je nourrissais envers mes aptitudes et mes capacités depuis si longtemps qu'elles se déclenchaient maintenant comme un réflexe dans mon cerveau et influençaient autant ma vie personnelle que mes résultats académiques. Je me suis donc doucement construite une nouvelle image de moi-même, plus forte et pleine de talents, apte à réussir toutes sortes de choses, mais également capable de faire des erreurs et de se pardonner. Aujourd'hui, je suis inscrite à l'éducation aux adultes malgré mon jeune âge et un retard scolaire au fond plutôt moindre, car la méthode d'apprentissage que l'on m'y propose est bien adaptée à mes besoins et à ma personnalité. Le fait de travailler à mon rythme altère le stress que j'éprouvais à la polyvalente de ne pas être assez performante, ni assez rapide.

Je ne sais pas encore précisément quelle voie j'emprunterai après avoir complété mon diplôme d'études secondaires, bien que je sois portée à croire que je continuerai mes études au cégep, que ce soit pour aller chercher une technique ou encore un diplôme préuniversitaire. Je sais seulement que les petites victoires que je vis chaque jour en réussissant un numéro sur lequel j'ai « bûché » toute la période ou en obtenant à un examen une note au-delà de mes attentes, sont pour moi des phares qui m'éclairent lorsque je me sens à nouveau fragile et insignifiante comme une poussière dans une raie de lumière.

Valérie Roch-Lefebvre, Centre la Croisée, Repentigny

Un souvenir d'enfance

Ce souvenir est l'histoire de mon paternel. Cet homme, né en 1897, était à la fois pieux, généreux, serviable, travaillant, ordonné, respectueux, courageux et plein de volonté. Au début de la soixantaine, il avait les cheveux clairsemés, les yeux bruns et de la difficulté à entendre. À cet âge, il épousa Léonie de 20 ans sa cadette.

Arrivé à Esprit-Saint en 1937, Alphonse défricha la terre pour construire un moulin à scie avec le bois qu'il a abattu à la sueur de son front. De plus, il bâtit sa maison pour abriter les siens. Il fournit également du bois pour la construction de l'église, où il épousera le 25 juillet 1955, une très jolie jeune femme. Elle possédait des doigts de fée, des yeux étincelants et que dire de sa coiffure toujours bien mise.

Tout marchait comme sur des roulettes, lorsqu'un jour, au moment où ils étaient sur le point d'aller se coucher, il regarda par la fenêtre et s'écria : « Vite, Léonie, appelle les hommes pour qu'ils viennent m'aider à éteindre le feu au moulin. » En vain, ils ont eu beau mettre toutes leurs énergies, mais ils ne réussirent à rien sauver, même pas la maison.

Étant plein de vouloir et de détermination, il trouva un endroit pour loger son épouse et ses parents. De plus, il se rendit au village avec l'espoir de trouver une autre usine afin de repartir à neuf. Il retourna en toute hâte à la maison (résidence prêtée en attendant) afin d'annoncer la bonne nouvelle. Effectivement, deux jours plus tard, il se mit à fabriquer des meubles artisanaux. En plus, il répondait aux clients qui venaient se faire préparer du bois et réparer des meubles. L'hiver, il travaillait au métier à tisser avec son épouse. Ils confectionnèrent des pièces d'artisanat qu'ils pouvaient vendre ou offrir en cadeau.

Malgré son âge avancé et ses nombreuses occupations, il trouva le temps de fonder une famille de neuf merveilleux enfants. Nous avons eu un modèle de parents exemplaires et tout comme le proverbe dit : « Tel père, tel fils. » Eh bien oui, ce que j'ai appris de mon père, je le possède et, en un mot, je peux vous dire que je suis très fier d'avoir eu un papa comme lui. Je suis une personne remplie de vouloir et de ténacité. De plus, je peux vous avouer que ce que mon père m'a montré, je le mets en pratique.

En un mot, tout le monde se souviendra longtemps d'Alphonse. Surtout de ses paroles : « Aujourd'hui, ne fermez pas votre cœur et continuez de foncer comme je vous l'ai enseigné tout au long de mon séjour parmi vous. »

Papa, je peux te dire MERCI du fond du cœur pour tout ce que tu m'as légué ici-bas. Ton fils qui, aujourd'hui, ne peut pas t'oublier.

Romain Lepage, Centre Clef, Mitis-Neigette

Enfant

J'ai quatre ans, je réussis à lire, je suis capable d'écrire quelques mots, je connais mon alphabet de A à Z, je sais compter jusqu'à 50, je suis bilingue autant en français qu'en anglais, je m'exprime très bien, j'apprécie les nouveaux mots, longs et compliqués.

Malheur ! J'ai cinq ans. Je commence l'école et mon frère qui est turbulent est passé avant. On me juge selon son comportement à lui sans que ce soit la faute de mon frère. Il a une maladie, le syndrome de Gilles de la Tourette. Les adultes ont souvent des préjugés. Dès les premiers mois, je n'ai pas le droit de bouger comme les autres au cas où mon comportement dégringolerait comme celui de mon frère. J'essaye de prendre ma place, mais sans succès. Je deviens de plus en plus frustré. Je m'ennuie ; je n'ai pas le droit de rien faire et ils veulent que j'apprenne mon alphabet et mes chiffres. vous savez, ça peut être très long une journée à apprendre ce qu'on connaît déjà. J'ai besoin de me tenir occupé. Il ne me reste qu'une option : faire ce que je n'ai pas le droit de faire ; bouger pour soulager cette frustration. On me réprimande, mais je ne sais rien faire d'autre. Je ne peux apprendre un alphabet que je maîtrise déjà ! Quand on m'y autorise, je lis des histoires à mes amis, mais c'est rare. Ma mère ne comprend rien, moi qui suis à la maison si obéissant, studieux, organisé, le petit garçon idéal, quoi !

Voilà trois ans de ce traitement. Je suis en classe de trouble de comportement, je prends mon Ritalin tous les jours. Je suis devenu violent, insolent, désobéissant autant à l'école qu'à la maison. Personne ne me comprend et je ne comprends personne. Je lis toujours mes encyclopédies et je m'accroche à mes rêves...

Qui suis-je maintenant ou en suis-je rendu ? Moi, petit si obéissant et si désireux d'apprendre, que vais-je devenir ? Ma mère ne comprend rien et peut-être qu'elle ne comprendra jamais rien non plus...

La mère, c'est moi. Je regarde mon fils s'autodétruire et c'est douloureux. Au début, j'étais ignorante. Je ne savais pas que je pouvais demander de classer mon fils selon ses compétences académiques acquises. J'avais aussi oublié que les professeurs étaient des êtres humains capables d'avoir des préjugés et de juger selon la famille. De plus, ayant un fils avec autant de connaissances et si bien organisé, on s'attend à ce que tout se passe pour le mieux. Quand l'école a fini par m'appeler à cause du comportement de mon deuxième fils, ma réaction a été de leur dire : « Vous vous êtes trompé de nom d'enfant ; vous voulez sûrement parler de mon premier fils... » Mais non... Selon ce que je commençais à comprendre, mon fils était en train de développer une deuxième personnalité. À la maison, tout était normal, il continuait d'avoir des conversations d'intellectuel et, moi, je me grattais la tête.

Ça fait trois ans que ça dure. Je me bats avec l'école (régulier) pour qu'il y reste. Je sais que mon fils n'écoute pas, mais je sais aussi que c'est juste à l'école que ça ne va pas. Mais pourquoi ? À la maison, dans les jours de semaine, parfois il faisait une crise de nerfs qui était toujours reliée à l'école. Après s'être défoulé, tout redevenait normal. Maintenant, rien ne va plus ! Mon fils est devenu suicidaire ! Il faut qu'il sorte de là et c'est urgent ; je n'avais pas réalisé la gravité du problème. J'ai su par la suite que je connaissais seulement le un dixième des événements. Mon fils passait des semaines dans le corridor. Moi, j'étais aveuglée par un résultat : un A ou un B. Il avait eu E en comportement, mais je ne pouvais pas croire que c'était la note de mon premier fils si sage. J'ai accepté le transfert pour une classe de trouble de comportement. Ça fait deux mois et demi et il est sous médication. J'ai perdu mon fils... Son mauvais comportement s'est accentué, maintenant c'est autant à la maison qu'à l'école. Je vais vous dire sa phrase préférée : « Je suis en trouble de comportement et tannant, c'est normal, c'est pour ça qu'ils font ces classes. » Je réponds quoi à ça ? Un jour, je vais devoir lui dire de ne pas consommer de drogue,

que ce n'est pas bon. Lui, logique comme il est, je suis sûre qu'il va me répondre quelque chose de ce genre : « Mais toi maman, pourquoi m'en as-tu donné tout ce temps ? » Et là encore je réponds quoi ? Je ne sais plus qui il est ou ce qu'il va devenir... La seule chose dont je suis sûre, c'est que j'ai perdu mon fils et j'en pleure régulièrement, moi, si fière de mes enfants. Maintenant...

Aujourd'hui, j'ai un autre fils et, lui, je vais m'assurer qu'il va être dans une école où personne ne connaît ses frères. Peut-être qu'il va avoir une chance de ne pas être jugé !

Annik Tardif, Centre La Relance, Saint-Jean-sur-Richelieu

Le secret de l'enchantement

Prisonnière de mes pensées.

C'était comme si on avait embobiné ma vie sans même me le demander. D'où je viens ? Je ne sais pas.

Un jour, je me suis surprise, dans mes pensées, à me demander à je ne sais qui :

Mais pourquoi suis-je ici ?

J'étais perdue ! Que de tempête et de rage ! Il n'y avait que du noir, pas de couleurs.

Pourquoi ne m'as-tu pas gardée ?

En le suppliant d'y retourner, lui dis-je ?

Croyant que c'était mieux qu'ici.

Échue dans un monde incompréhensif. Je me suis toujours retirée ou rebellée. La vie pour moi, est un bien grand mystère. Je me retirais dans mon univers d'enfant. Sinon, je me rebellais contre l'autorité des grands. Car, pour une injustice, je pouvais saboter toute une théorie. Avec le temps, j'appris à être plus indulgente envers les gens. Car fixes étaient pour moi les valeurs.

En grandissant, je m'aperçus à ma grande déception que les gens n'étaient pas parfaits et moi non plus. De ce fait, je croyais qu'on nous avait donné cette vie pour nous punir.

Après réflexion, non !

Pour nous cultiver.

Bien sûr, si j'avais encore un peu d'humilité à travers toutes ces épreuves...

Je pourrais trouver un chemin ?

Il en va de soi, un chemin bien caché.

J'ai fini par trouver, oui, un chemin très bien caché dans mes pensées.

Il menait à une terre inconnue, perdue, tout au fond de mon univers.

Dans mon univers, c'est vaste.

C'est là que j'y mets tout ce que j'ai.

Il y a des lettres pour faire des mots et de la passion, mais pas de peur.

J'y ai découvert un astre. Je lui ai donné un nom : « Mon petit bonheur ».

Pour le remercier d'être mon ami, je lui ai fait une lettre. Des fois même, je lui fais des dessins. Je lui ai montré le chemin de ma terre perdue pour qu'il la partage avec moi et l'éclaire de sa beauté.

Travaillant parfois jour et nuit sans relâche à défricher la terre, elle est devenue cultivable. Mais comme les ronces qui y repoussaient, elle m'a donné du fil à retordre.

Alors, j'ai dessiné une aiguille que j'ai enfilée. Pris la bobine de ma vie, sans même le demander et j'ai tissé à mes couleurs préférées des textes, des lettres et encore des mots.

À chaque jour, j'y ai porté attention pour les corriger et les améliorer. Au fil des jours, ils sont devenus un livre merveilleux.

Ils continuaient de s'écrire comme par enchantement.

Et répondaient à mes questions.

De ce fait, ils amélioraient ma vie à chaque instant.

N'ayant pas assez de sous pour acheter une autre terre, je décidai donc de continuer dans mon univers. Je lui dessinais un portail tout au fond, en pensant que c'était ses limites.

Et je dessinais en mes couleurs préférées un peu plus chaque jour mes pensées, mes rêves... J'y ai même ajouté des notes de musique.

Aujourd'hui, je réalise que je n'ai même pas besoin de sous, car pour avoir ma place j'ai simplement ouvert le portail.

Les fleurs, ces dessins que j'y fais sont en abondance, ne cessant d'éclorer une après l'autre, me rendant heureuse et libre de mes pensées.

C'est un plaisir pour moi d'être chaque jour dans mon univers. Cette terre déborde de bonheur, pouvant même en faire profiter ceux qui l'effleurent.

Des fois, mes lettres s'envolent, elles voyagent, mais je les retrouve toujours.

Tiens, en voilà une qui revient, je ne sais d'où !

C'est la lettre que j'avais adressée à mon astre, j'y ai écrit :

Que ferais-je sans toi, tu me guides sur la terre, comme une étoile guide dans le ciel. Si un jour tu me quittais, ça serait comme si le soleil disparaissait à jamais.

L'amour que j'ai pour toi, jamais je n'en pourrais expliquer ses profondeurs. Te le dire est peu. J'aime mieux te l'écrire pour que tu saches combien je pense à toi.

À mon ami, mon petit bonheur !

Ton amie.

Et par bonheur !

J'ai retrouvé le secret de l'enchantement.

Je l'avais écrit juste là en arrière de la lettre en un mot :

Persévérance

« Qui fait plus que force et courage ».

Annie Zengarli, Centre La Relance, Saint-Jean-sur-Richelieu

Une fleur au milieu de son cœur

En cette belle journée de décembre, je suis assise aux abords de la fenêtre et regarde la neige qui tombe de plus en plus drue. J'ai à peine huit ans et j'ai déjà compris la règle la plus importante de la vie : survivre. Survivre à l'envie irrémédiable d'aller avec ceux que l'on aime.

Je regarde ce ciel blanc, dépourvu d'expression, tandis que ce fond à saveur de l'hiver fait couler sur nous ses diamants en forme de flocon. Puis, mes yeux se déposent sur une petite fleur d'un rouge flamboyant, dominant sur l'orange, entourant chaque pétale. Et c'est cette même fleur qui fait revivre en moi toute une gamme d'émotions. Je sens mon cœur, noyé de chagrin, chavirer, tandis que je ferme les yeux, afin de m'accrocher aux souvenirs de jours heureux. Une larme coule le long de ma joue, alors que des images tournoient dans mon esprit.

« Je crois que nous devrions l'enlever et la replanter dans un pot. Qu'en dis-tu, maman ? »

Ma mère fit un geste d'impatience de la main, s'assit, et porta son index à sa tête.

« Elle est bien là où elle est ! Ne touche pas à mes fleurs. »

« Mais maman ! Dehors, le vent l'emportera. Elle ne pourra jamais survivre, elle est bien trop faible ! » Jacinthe, ma mère, détestait que l'on touche à ses fleurs dans son jardin. Pourtant, je ne voulais que sauver cette petite fleur beaucoup trop frêle pour ce vent qui malmenait toute vie extérieure. Ma mère se mit rapidement en colère. Elle souffrait encore de migraine.

« Chantal, je t'avertis : si tu touches à mes fleurs, ça va barder ! »

La sonnerie du téléphone retentit aussitôt sa phrase terminée. Elle répondit. Après avoir raccroché, hors d'haleine, elle s'accrocha au

dossier de la chaise, et s'assit en un mouvement très ralenti. Elle était maintenant aussi blême que la neige et, aussi sèchement que si elle était tombée de sa chaise, elle se mit à pleurer. Je demeurai de ce fait perplexe.

Ma tante était venue chez moi cette journée-là : j'avais dû lui téléphoner pour qu'elle vienne consoler maman. Elle était tellement bouleversée par cet appel ! Ma tante Sylvie m'avait recommandé d'aller dans ma chambre. D'une oreille attentive, j'écoutais les bribes de conversation qui venaient de la cuisine.

« C'est quelque chose de terrible ! », disait maman, en pleurs.

« Mais non, pas nécessairement ! C'est sûrement un petit quelque chose qui a besoin d'être soigné dans l'immédiat, c'est tout ! »

Les larmes de maman reprirent de plus belle. D'après la conversation, c'était son docteur qui l'avait appelée pour qu'elle aille à son bureau le lendemain.

Il y avait environ une semaine, maman était allée chez son médecin. Celui-ci avait décelé une bosse sur son sein. Il lui avait fait des tests, car il se disait inquiet. Maman n'avait pas encore reçu les résultats, mis à part cet appel de cet après-midi-là. Voilà pourquoi elle avait le cœur si gros. Je comprends aujourd'hui pourquoi.

La soirée avait tellement été dépravée que j'eus l'impression que mon cœur se brisait en mille morceaux. J'entendis maman pleurer dans son lit très tard, ce soir-là. Si j'avais su à cet instant pourquoi elle pleurait, si j'avais su ce qui arriverait, je serais allée la rejoindre dans son lit et, dans ses bras, ma tête enfouie près de son cœur, j'aurais également pleuré.

Maman avait rendez-vous à neuf heures ce matin-là, le jour où toute ma vie a basculé. Question de me changer les idées, tante Sylvie m'avait amenée au restaurant pour dîner et m'amenait par la suite au cinéma. Ce fut malheureusement la dernière journée heureuse de ma vie. Je me souviens que tante Sylvie tenait à tout prix à entrer la

première dans la maison. Dans l'embrasure de la porte, je vis une scène que je n'oublierai jamais : maman était assise par terre, dans la cuisine, et plusieurs pots de pilules étaient ouverts. Ma tante a alors couru jusqu'à elle. Heureusement, maman n'avait rien pris.

Et ce fut là que maman dit la seule chose au monde que je n'aurais jamais voulu entendre. Mon sang se figea lorsqu'elle nous dit : « Je ne voulais pas vous l'annoncer de cette façon, mais je ne pourrai plus être à vos côtés pour bien longtemps. » Elle a regardé la douce neige de novembre qui embellissait la nature, puis, les larmes aux yeux, m'a dit : « Je vais mourir ! » Mes membres se raidirent. Une boule de douleur monta, monta, jusqu'à ce qu'elle atteigne ma gorge. Ce ne fut alors que mon cri de douleur qui se répartit bien au-delà des murs de la maison. C'était impossible ! Papa, mort d'une crise cardiaque, et maman, mourir aussi !

Maman est morte le mois suivant, pour Noël. Comme si le petit Jésus avait voulu passer Noël avec ma maman ! Ce fut le cancer généralisé qui l'emporta à ses côtés. J'ai passé tout ce mois à rendre maman heureuse.

Je suis assise aux abords de la fenêtre et ne pense qu'à une chose. Je me lève, tranquillement et sors. Dans le jardin, je ramasse cette fleur aux couleurs de feu. En moins de cinq minutes, je suis devant la pierre tombale de maman. De mes lèvres chaudes, j'embrasse cette fleur. Puis, une larme roulant sur ma joue, creuse un gigantesque trou dans cette neige. J'y plante alors cette fleur que maman aimait tant. Cette fleur si tenace, dont la vie ne peut s'en échapper. Cette fleur... au milieu de son cœur !

Fin

C'est une histoire ressortant de mon imagination, bien qu'un fragment de vérité se camoufle à l'intérieur de ce texte, faisant ressortir toute émotion de tristesse et de solidarité.

Il y a quelques années, ma mère a été atteinte du cancer du sein. Cancer fréquent dans ma famille, car sa mère et quelques autres

membres dans sa famille sont morts. C'est pourquoi l'idée de cette histoire m'est venue. Montrer aux gens à quel point la chance m'a souri, car j'ai encore ma maman et son cancer fut vaincu.

Caroline Ménard, Centre La Relance, Saint-Jean-sur-Richelieu

Vivre peut être difficile

Des fois, je me demande pourquoi je suis sur terre. Au début de mon questionnement, je me répondais que c'est parce que je dois avoir un but à réaliser. Comme beaucoup de gens, je n'y suis jamais parvenue. Dans la vie, on ne peut organiser tout ce que l'on voudrait. Avant ma naissance, Serge a rencontré une gentille dame. Cette dame, qui est aujourd'hui ma mère, se nomme Sylvie. Ils se sont rencontrés dans un bar. Durant quelques semaines, ils se rencontraient de plus en plus souvent. Quelque temps plus tard, un couple se forme. Deux années passées et voilà une future maman et un futur papa. Neuf mois plus tard, elle donne naissance à un garçon. Il se prénomme Jonathan. Toujours deux, tout va à merveille. Un an et demi plus tard, voilà Sylvie en attente d'un deuxième bébé. Cette fois, c'est une fille. Elle se prénomme Cinthia. Pendant cette même année, le mariage est en attente. Ils se sont mariés durant l'été 1983. L'année 1988 a été difficile pour Sylvie. Le divorce, à cause de Serge. Elle a de la peine parce qu'elle l'aime toujours. L'histoire est très triste et honteuse pour moi, Cinthia, qui a appris cette histoire seulement à l'âge de 14 ans. Un soir de fin de semaine, Sylvie voulait sortir avec sa sœur Julie. C'est Serge qui nous a gardés. Il y avait moi, mon frère et mon cousin Guillaume. Durant l'absence des filles, Serge s'est permis de commettre des gestes sur mon cousin. Quelques jours plus tard, Guillaume, qui a seulement trois ans, en parle avec notre grand-mère Arsélia. Quand Sylvie et Julie ont appris cette nouvelle terrifiante, l'atmosphère n'était pas rose. Sylvie a demandé à Serge si les gestes qu'il avait commis étaient vrais. Il ne l'a jamais regardée et n'a jamais répondu. Depuis le divorce, ma mère n'a jamais rentré d'hommes à la maison, pour notre sécurité. Durant plusieurs années, il venait nous chercher seulement une fin de

semaine sur deux. Rendue à l'âge de 14 ans, mon père m'a dit que je n'avais plus besoin de lui et que j'étais assez grande pour me débrouiller seule. À partir de ce moment, je me suis refermée sur moi-même. Depuis l'an passé, j'ai divers problèmes. Moi, j'ai toujours été gênée et renfermée. De plus, quand j'avais quatre ans, il m'est arrivé quelque chose de très désagréable. J'ai été agressé par un voisin que je ne nommerai pas. Il m'attirait toujours vers la cabane à jardin. À chaque fois, je le suivais. Rendu dans la cabane, il fermait la porte derrière lui. Il me demandait de faire certaines choses. Il me demandait de faire des choses qui me déplaisaient. Il m'a aussi obligée de lui faire des gestes qui sont inappropriés. Aujourd'hui, je m'en veux de ne pas lui avoir dit que je n'aimais pas ça du tout. Malheureusement, je me souviens de tous les gestes qu'il a posés sur moi. J'ai de la difficulté à vivre ce secret-là. Depuis trois ans, je vais à des rencontres. Dans ces rencontres, j'ai surtout appris que ce n'est pas moi la coupable. Dans ma tête, je le sais, mais mon cœur ne le dit pas, ne veut pas l'accepter. Depuis l'an passé, je suis en dépression et j'ai des troubles de la personnalité. En plus de me sentir encore coupable, j'ai des problèmes d'automutilation depuis un an. J'ai toujours l'impression d'avoir une étiquette de collée dans le front. J'ai commencé à prendre des antidépresseurs au mois de mars 2003. Aujourd'hui, mon état a empiré. Je prends beaucoup plus de médicaments que l'an passé. Parfois, il me vient à l'idée de mourir parce que je ne sais plus comment vivre avec toutes mes émotions que j'ai en dedans de moi. Si j'ai écrit ce texte, c'est pour me libérer et faire savoir à celles et ceux que ça arrive, qu'il ne faut pas avoir honte et de ne pas se cacher tout au long de votre vie. Si le secret reste en vous, comme moi Cinthia, plus tard ça va vous hanter les idées. N'attendez pas que ça éclate tout d'un coup, comme il m'est arrivé.

Cinthia Quesnel, Centre La Relance, Saint-Jean-sur-Richelieu

Je m'appelle Lyne. Je suis âgée de 34 ans et je suis maman d'un jeune garçon de 7 ans que j'ai prénommé Gabriel.

Depuis deux ans, je fréquente le Centre d'éducation aux adultes La Relance. J'ai obtenu mon diplôme d'études secondaires et je termine bientôt mes sciences. Par la suite, je pourrai faire ma demande d'inscription au cégep de Saint-Hyacinthe afin de poursuivre une technique en santé animale, une passion qui m'habite depuis que je suis toute petite.

Pourquoi avoir attendu si longtemps, si cela me tenait tant à cœur ? Je n'en sais trop rien ! Je sais cependant que lorsque j'étais adolescente, je détestais l'école. J'étais une élève inattentive et indisciplinée. Pour moi, l'école ne représentait qu'une grosse industrie destinée à façonner les jeunes pour un rôle et un avenir bien définis avant de les lancer dans cette grande jungle que l'on nommait la société. Cette idée me révoltait. J'ai donc décidé, un jour, d'emprunter un autre chemin, convaincue que l'école n'était qu'une perte de temps et non pas la seule solution pour atteindre mes objectifs.

Pendant plusieurs années, j'ai travaillé dans différents domaines que j'aimais plus ou moins, et ce, à des salaires parfois minables. Comme je n'avais à l'époque ni expérience ni diplôme, j'ai dû travailler où je pouvais et non pas où je voulais. Cela me rendait vraiment triste, car je me rendais compte que j'étais bien loin du bel avenir dont j'avais rêvé : pratiquer le métier que j'adore dans le domaine animalier. Avoir ma petite maison à la campagne et, bien sûr, être à l'aise financièrement. Au fil du temps, un sentiment d'échec s'est développé à un point tel que j'en étais venue à me dénigrer et à me dire que je valais pas grand-chose. J'avais tout simplement échoué et je m'y étais résignée.

Puis, un jour, on m'a raconté une histoire... C'était l'histoire de deux petites souris qui vivaient près d'une ferme. Un jour, alors qu'elles avaient voulu se nourrir, elles sont tombées toutes les deux dans une jarre de crème toute fraîche. Prises au piège, elles ont tenté de nager pour pouvoir sortir de cette jarre, mais c'était très difficile. Après plusieurs minutes de combat et sentant la fatigue la gagner, la

première souris dit à l'autre qu'elle n'en pouvait plus de nager. L'autre lui répondit qu'elle ne devait pas abandonner, qu'elle devait continuer de se battre et que, toutes les deux, elles allaient finir par s'en sortir. Mais en vain... La première souris, morte de fatigue, abandonna et se noya. L'autre, qui sentait aussi ses dernières forces la quitter, décida de redoubler d'efforts et nagea, nagea, nagea tellement qu'elle transforma la crème en beurre, ce qui lui permit de sortir de la jarre saine et sauve !

La morale de cette histoire : il ne faut jamais abandonner, même si cela nous semble perdu d'avance. Il faut continuer de se battre jusqu'au bout ! Par la suite, dans mes moments difficiles, cette histoire me reviendra en mémoire...

Lorsque mon fils Gabriel est né, j'ai ressenti un immense bonheur. C'était pour moi le plus bel accomplissement de ma vie. Et j'ai voulu à ce moment avoir le meilleur de la vie. Pour lui et pour moi. De plus, je ne voulais pas qu'il voit de moi plus tard l'image d'une mère fragile avec peu d'estime d'elle-même, déçue d'avoir abandonné en cours de route sa bataille ainsi que ses rêves. J'ai alors repris mon courage et, en même temps, le combat. Lorsque mon fils a fait son entrée à l'école à l'âge de 5 ans, j'ai décidé de faire de même.

Pour moi, le fait d'être revenue aux études après 16 ans d'absence, c'est le deuxième plus bel accomplissement de ma vie ! Il est certain que cela n'a pas toujours été facile. Il y a eu plusieurs moments de grand découragement et de frustration. Mais Dieu que ça en valait la peine !

Aujourd'hui, je suis tellement fière de moi ! Fière d'avoir enfin la chance d'atteindre mes objectifs, mais surtout, fière de ne pas avoir abandonné...

Lyne Desrochers, Centre La Relance, Saint-Jean-sur-Richelieu

Un travail sur soi

Chacun d'entre nous possède des rêves, qu'il voudrait voir se concrétiser. Nous avons tous des objectifs personnels et planifions nos vies dans ce sens. Mais la tâche n'est facile pour personne. Nous devons faire face à une société toujours plus compétitive et souvent très rapide.

C'est pourquoi je n'aurais pas fait un bon spéculateur boursier. Moi, c'est l'imagination qui travaille. J'adore écrire et créer des mondes fantastiques. Cette passion pour l'écriture me fait m'orienter vers une carrière en journalisme. Je veux améliorer mes textes, car mon rêve est d'écrire un roman. Je ne souhaite pas qu'il soit dans les meilleurs vendeurs, mais je veux pouvoir en offrir un exemplaire à ma famille. J'ai fait tout plein d'ébauches et j'en ai gardé certaines. Le problème était que je n'avais jamais présenté mon travail à personne, sauf à mes formateurs.

Dans le cadre de la Semaine québécoise des adultes en formation, mon professeur de français m'a demandé de composer un texte à lire au cours d'une activité. Je ne savais pas trop si je devais accepter ou non. J'aurais voulu dire oui immédiatement, mais je me suis souvenu que j'étais un gars gêné. Ça représentait tout un défi pour moi. J'avais là une chance en or de me prouver que je pouvais vraiment accrocher un auditoire.

Mais pour ça, je devais trouver un sujet. Je n'y arrivais pas, je me perdais dans mes idées. J'ai donc commencé mon texte sans trop savoir où je voulais en venir. Mon introduction avait du potentiel et ça me motivait à continuer. J'ai fini par donner forme à mes idées et mon sujet s'est imposé de lui-même : j'allais parler du suicide. Je voulais faire passer un message en lien avec ma composition et parler de ce fléau chez les jeunes adultes. Ce n'était plus un simple texte que je devais produire, je devais plutôt tendre une main à ceux qui souffrent. Si je pouvais rejoindre deux ou trois personnes, j'aurais réussi ma mission.

Plus mon travail avançait et plus j'étais fier de moi. J'allais enfin offrir quelque chose d'intelligent aux autres. J'étais persuadé de pouvoir intéresser les élèves. Je faisais même une progression avec mon personnage. Je changeais au fil de son évolution : lui, il avait voulu mourir par peur de l'avenir, moi, j'ai presque abandonné mon projet par crainte d'être jugé par les autres ; il regrettait d'avoir posé un tel geste, je n'aurais pas voulu perdre cette chance et avoir à le regretter ; lui, il apprenait à s'aimer et moi, je prenais tranquillement confiance en moi. Le personnage a été sauvé de justesse, j'ai donc terminé mon histoire en beauté et satisfait.

Je venais de compléter la première partie de ma quête. Je devais maintenant présenter mon travail devant toute l'école. Je crois que je n'ai jamais autant douté de moi. C'était comme une mise à nu, j'aurais été vulnérable à un public ouvert ou pas... je ne pouvais pas savoir si je parlerais dans le vide. Je souhaitais que mon histoire soit comprise et accueillie comme je la ressentais. J'ai donc pratiqué à haute voix. Je cherchais le bon rythme et le bon ton à utiliser pour que mon message fasse son chemin. J'ai dû travailler mon assurance et démontrer que j'étais vrai. Je ne voulais pas que ces mots soient perdus, ça avait trop d'importance pour moi. J'étais content de mon travail, je m'étais donné dans ces lignes.

Le jour du spectacle est très vite arrivé. Je devais passer dans les derniers, ça m'a donné le temps de trouver mon courage et de présenter mon texte. J'ai un peu bafouillé au début, mais je me suis repris et les choses se sont bien passées. Les gens étaient très attentifs et ils m'ont démontré beaucoup de respect. J'ai reçu plusieurs commentaires positifs et j'ai été publié dans le journal étudiant. Cette expérience a été très spéciale pour moi. C'est pourquoi, je veux vous faire partager ma belle histoire : ma vie. Chaque jour, je travaille à ma réussite et je cherche toujours de nouveaux défis pour me dépasser. Je continue vers l'avant et, on ne sait jamais, vous pourriez peut-être réentendre parler de moi un jour.

Lucien Trépanier, Centre de Rivière-du-Loup, Rivière-du-Loup

Je me suis inspirée d'un roman pour écrire ce texte. Je l'ai choisi parce qu'il est venu me chercher à divers niveaux. Tant pour l'histoire que pour la description des personnages. Cette histoire est un peu mon histoire.

Denise et son fils Kyle vivent dans un petit village. Comme dans tous les villages, presque tous les gens se connaissent ! Elle travaille dans un petit snack bar plusieurs heures par semaine. Son patron accepte que Denise à l'occasion amène Kyle dormir au resto. Car Denise étant seule, abandonnée par le père de Kyle dès le début de sa grossesse, elle doit se débrouiller pour essayer de joindre les deux bouts. Sans famille, elle a perdu ses parents il y a bien des années. C'est une tante qui s'est occupée d'elle durant tout ce temps. Trouver une gardienne qui pourrait garder son fils toute la nuit lui coûterait une fortune. Avec ce qu'elle gagne, elle ne peut vraiment pas se le permettre. Elle vit dans une très petite maison qu'une vieille tante lui a laissée en héritage. Tout un héritage : toit qu'il faudrait bien réparer, les fenêtres délabrées, la cuisine dont les armoires sont défraîchies et le plancher composé d'ancestrales planches de bois. Kyle est un enfant différent. Depuis sa naissance, il n'a pas eu le développement normal d'un enfant de son âge. Il a marché à deux ans et ne s'exprime pas très bien. Quelques vibrations sonores sortent de sa bouche à l'occasion. Depuis cinq ans, ce petit homme travaille sans relâche avec sa maman. Elle appelle cela des « thérapies ». Plusieurs visites chez les médecins, spécialistes et autres professionnels de la santé ont conclu que Kyle souffrait d'autisme. Denise prenant son courage à deux mains et ne se laissant pas décourager, décide d'accomplir elle-même tous les exercices qu'elle juge nécessaires pour le développement général de son fils. En cinq ans, elle a accompli plus de choses qu'elle croyait en faire dans toute sa vie. Il est un enfant très intelligent.

Comme Denise, je vis seule avec mon fils de 5 ans, il s'appelle Jérémy. Comme Kyle, Jérémy est autiste. Presque tous les événements évoqués dans cette histoire sont semblables à ce que je vis et ce que j'ai vécu dans le passé. Les diagnostics, les médecins, les thérapies, la vie que l'on apprend à apprécier au jour le jour, les petites victoires que Jérémy obtient. Reproduire un son, un mot que l'on vient

de dire. C'est mon lot de tous les jours, mais combien enrichissant. Ça m'a permis d'apprendre tellement de choses sur moi-même que j'ignorais.

Jusqu'où va-t-il se développer ? Va-t-il acquérir assez d'autonomie pour pouvoir éventuellement faire de lui une personne à part entière ? Tellement de questions, mais si peu de réponses... Je reste confiante en l'avenir. Mon père du haut de son paradis doit être bien fier de sa fille... Je n'ai aucun mérite, mon existence aurait été impossible sans toi... papa.

Des ressources et des forces intérieures nous en avons tous. Il suffit que la vie nous envoie des circonstances, des épisodes pour que l'on découvre et expose notre plein potentiel. Ce livre, c'est comme si c'était moi qui l'avais écrit.

Nancy Chamberland, Centre de La Pocatière, La Pocatière

Mon retour aux études

Il y a 22 ans de ça, est née une petite fille énergique et souriante à Henryville.

Je suis née dans un petit village, pas loin des lignes des États-Unis où il fait bon vivre. Je suis la plus jeune d'une famille de trois enfants et j'ai été élevée avec deux frères. Lorsque j'étais enfant, je voulais devenir actrice ou chanteuse, ce qui ne faisait pas l'affaire de mes frères. Dès que je commençais à chanter, je cassais les oreilles à tout le monde avec mes chansons. Malheureusement pour moi, mon rêve s'est envolé lorsque je suis entrée au secondaire. Mes notes étaient si médiocres et mon rapport avec les étudiants n'était pas ce qu'il y a de mieux. J'ai dû recommencer ma première secondaire à quatre reprises, ce qui ne faisait pas mon bonheur. Ce que je détestais le plus, c'est que j'avais beau étudier, je ne réussissais rien. En plus de ça, les seules amies que j'avais eues n'étudiaient même pas et

réussissaient. C'est pour ça que je décidai de terminer mes études à ce moment-là.

Je quittai donc l'école et me trouvai un travail, je me sentais adulte ! Mes parents me disaient souvent de ne pas me décourager et que je verrais la lumière au fond du tunnel. Malgré tout, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai continué. Mais hélas, j'ai vite compris que je n'étais pas au bout de mes peines et que de vouloir devenir adulte n'était pas si facile que ça. Mon manque d'expérience et d'études fit en sorte que je changeai souvent de travail. J'ai essayé à peu près tous les genres de travail qui s'offraient à moi sans en trouver un qui me convienne. Je ne me voyais pas passer ma vie dans cet emploi.

Puis un jour, il m'arriva le plus beau cadeau qu'on peut donner à quelqu'un, j'attendais la cigogne. Je sais que j'étais très jeune, mais j'étais quand même assez mature. Je me consacrai à ma fille durant quelques années et puis je réfléchissais à mon avenir. J'ai trouvé la vie très dure à ce moment-là. Je ne regrettais rien, mais il y avait quelque chose qui me manquait, la sécurité financière. Je vivais sans travail et sans étude. Je ne pouvais rien offrir à ce pauvre être sans défense qui n'avait pas demandé de venir au monde.

Je ne me suis pas découragée, je me suis donnée un coup de pied au derrière et j'ai suivi un cours en orientation à C.O.F.F.R.E. Avec ce cours, j'ai repris confiance en moi et j'ai eu la possibilité de faire des stages en entreprise. Suite à mes stages, je fus embauchée dans une entreprise de fabrication de tapis d'auto. J'ai tellement aimé ce travail ainsi que le poste que j'occupais mais, malheureusement, le poste que j'occupais n'était seulement que pour l'été. Après cet emploi, j'étais motivée à retourner aux études, obtenir un diplôme et avoir un travail que j'aime et qui me convienne. J'avais décidé de suivre un cours en conduite et réglage de machine à mouler, mais il me fallait ma 4^e secondaire dans les trois matières de base. Donc, je retournais à l'école des adultes à la Relance, ce que je fais présentement. Mes notes sont bonnes et je progresse très vite. De plus, l'atmosphère est superbe et les professeurs sont excellents, ce qui me motive encore plus à terminer et surtout à continuer dans le métier que j'ai choisi judicieusement.

J'ai bien hâte d'avoir terminé, de me trouver un emploi dans mon domaine et de pouvoir enfin offrir à ma fille tout ce dont elle rêve. N'oubliez pas une chose que, dans la vie, on a des choix. On a le choix de s'en sortir ou de ne jamais avancer. Moi, j'ai pris le meilleur de mes choix et c'est à vous de vous en sortir. La vie est dure parfois, mais dites-vous bien que c'est mieux de tomber pour mieux se relever. Aujourd'hui, j'ai de très grands rêves comme d'avoir une maison, un chien, des poissons et je suis promue à un très bel avenir.

Merci beaucoup !

Martine Côté, Centre La Relance, Saint-Jean Richelieu

Bonjour à tous,

Je m'appelle Colinda, j'ai vu le jour un matin d'hiver, le 17 janvier 1967, en Gaspésie. Je viens d'une grande famille de neuf enfants, dont cinq gars et quatre filles, et je suis la cadette. Mes parents vivent toujours ; par contre, mon père a été placé en institution depuis 15 ans suite à une longue maladie. Je suis mère d'un jeune garçon merveilleux qui est mon rayon de soleil.

Dans une période de ma vie, je me suis retrouvée plongée dans le doute et des questions m'envahissaient au sujet de la mort. J'avais développé une peur terrible de la maladie et de la mort, beaucoup de personnes autour de moi « partaient » à cause de cette maladie. Alors, pour moi, « cancer » voulait dire « mort ». J'avais envie de changer et de bouger pour ne plus y penser. Quand la maladie s'est manifestée, c'est elle qui m'a adressé un message. Aujourd'hui, je n'ai plus peur...

Mon voyage

En juin 2000, suite à une bosse découverte à mon sein droit, j'ai consulté un médecin. Après examens, on m'a diagnostiqué un

cancer du sein. Lorsque j'ai appris la nouvelle, ma réaction fut : « Je vais mourir. » Moi aussi, j'allais partir. La terre venait de s'écrouler sous mes pieds. Dévastée, je n'y croyais pas ! Ce dont j'avais le plus peur au monde m'arrivait. Le même jour de ce diagnostic, je suis allée me recueillir dans un endroit religieux. J'ai prié, j'ai demandé à Dieu de me donner la force et le courage de combattre cette maladie dévastatrice ; étant une personne croyante, j'ai imploré certaines faveurs à des êtres supérieurs qui m'étaient très chers et qui sont décédés, surtout celle de me protéger. Pendant ce moment de recueillement, une sensation m'envahit, je ressentais une pression dans mon corps, un peu comme un ballon rempli d'air. C'était une émotion de chaleur, de bien-être profond qui me transperçait tout entière. Puis, j'ai réalisé que j'avais le choix de vivre ou de mourir. Oui, vivre ! Vivre autrement en changeant mes pensées négatives et mes habitudes de tous les jours, en revoyant ce qui n'allait plus et pourquoi j'avais un cancer. Car les maladies ne sont pas l'effet du hasard, mais les conséquences d'un certain mode de vie de jeune adulte. Pour guérir, il me fallait avoir du courage et me faire confiance. Cette prise de conscience n'est pas facile à vivre, car on se trouve seule avec soi-même, malgré la famille autour de soi. Devant l'inévitable, je vivais une phase difficile : des moments de désespoir profond, d'angoisse, de souffrance et de solitude. Mais par-dessus tout, le tourment de penser que cela pouvait être la fin avec tous ceux que j'aime et surtout penser que mon garçon ne me reverrait plus.

Alors, a commencé le cheminement des hôpitaux et des spécialistes, pour aboutir en radiothérapie à Rimouski pendant cinq semaines. Par la suite, la chimiothérapie, avec les conséquences du traitement : perte de cheveux, manque d'appétit, vomissements. Mes veines se cachaient toujours quand venait le temps de l'injection de chimio. À cause de la faiblesse de mon corps, j'avais l'impression de vivre comme une plante. Je ne savais plus comment m'occuper de moi-même. Avec l'aide de professionnels, j'ai revu ma vie en profondeur, j'ai cheminé à l'intérieur de moi, dans mon cœur et dans mon âme. Dans mon cas, la guérison ne se faisait pas de l'extérieur, mais bien de l'intérieur. J'ai rencontré des gens merveilleux pendant mon séjour à l'Hôtellerie, des personnes comme moi, atteintes de cette maladie mais qui, malgré tout, gardaient un beau sourire. À

l'Hôtellerie, j'ai participé à plusieurs ateliers qui me faisaient entrevoir la vie d'une autre manière. On me pratiquait à faire de la visualisation, de la relaxation du corps afin de me mettre en communication avec « moi » et d'écouter ma petite voix intérieure, dans un calme aussi bien intérieur qu'extérieur. La santé est possible, si on vit en harmonie avec soi-même dans la vie aussi.

Depuis trois ans, j'ai pris la décision de vivre le moment présent avec ses hauts et ses bas, car la vie peut se terminer plus tôt que prévu. J'ai parlé à ma maladie comme on parle à une personne, pour me distancier d'elle et ne plus lui être confrontée. Le cancer comprit qu'il n'avait aucune chance de poursuivre son avancée destructive, lui qui, trop souvent, triomphe en quelques mois et terrasse tout être humain sans espoir de guérison. Désormais, mes craintes, mes peurs sont dans l'oubli. Maintenant, la joie de vivre fait partie de mon esprit. On oublie trop facilement que la vie est fragile. Et bien moi, aujourd'hui, je dis merci à la maladie parce que grâce à elle, j'ai retrouvé un équilibre de vie par une remise en question de ma personne.

Merci à la vie...

Colinda Élément, Centre de l'Envol, Rivière-au-Renard

Tout un petit bonhomme !

Ma plus belle histoire a commencé au mois de juin 1995, quand ma sœur nous a annoncé qu'elle et son conjoint auraient leur premier enfant. Quelle bonne nouvelle ! Environ au cinquième mois de sa grossesse, nous apprenions que ce serait un petit garçon. Quelle joie d'avoir enfin un petit bonhomme quand nous ne sommes que des filles dans la famille !

Durant les mois qui suivirent, on attendait la venue du bébé avec impatience. Le 17 mars 1996, ma sœur nous a appelés pour nous dire que ses contractions avaient débuté. Le lendemain, vers l'heure du

souper, elle accoucha d'un joli poupon par césarienne. Le teint rosé, un beau petit minois et déjà, il souriait du coin des lèvres. Ses parents le prénommèrent Yannick. À sa sortie de l'hôpital, ma sœur, son conjoint ainsi que leur garçon sont venus passer quelques jours à la maison. Pendant ce temps, ce fut merveilleux ! Nous l'avions toujours dans les bras pour le bercer, pour le réchauffer et, bien sûr, pour le coller tout contre nous. Pour moi, deux rêves venaient de se réaliser, celui d'être tante et celui d'avoir un joli garçon parmi nous. Le fait que Yannick soit dans la maison était extraordinaire et nous étions tous auprès de lui pour l'admirer et lui donner des bisous. Dès le premier instant où je l'ai vu, j'ai tout de suite su que je l'aimerai toute ma vie. Je me rappelle ses premiers sourires, ses minuscules petites mains, ses petits pieds. Plus tard, je me suis émerveillée d'entendre ses premiers mots, de le voir faire ses premiers pas. Plus les jours avancent et plus j'adore mon neveu. D'ailleurs, la première fois que j'ai pris Yannick dans mes bras, une belle complicité s'est tout de suite créée entre nous.

À tous les jours, je vois le petit et chaque fois grandit mon amour pour lui. Je me rappelle d'un jour merveilleux, celui de son baptême le 2 juin 1996, célébré par le curé Jean-Paul Morel. C'était son dernier baptême avant de partir de la paroisse. Une réception a été préparée à la salle de l'aréna Rosaire-Tremblay par les deux familles, en l'honneur du petit bonhomme. Ce fut l'occasion de rencontrer toute la parenté. Lorsqu'il a eu deux ans, Yannick a été chanceux. D'abord, en gagnant un certificat pour suivre des cours de piscine, puis un concours de décoration de citrouille à l'Halloween (avec notre aide) et pour finir, il a remporté un gigantesque bas de Noël pour le temps des fêtes. Quelle joie pour lui ! À la piscine, c'était beau de le voir patager dans l'eau, écouter attentivement les moniteurs et essayer de faire comme eux. Le plus grand plaisir de Yannick était de monter sur le bord de la piscine et de sauter dans les bras de sa mère. Le 29 août 2001, il commença la maternelle à temps plein. Il adorait prendre l'autobus avec ses amis. Maintenant, il est âgé de 7 ans et veut suivre des cours de judo. C'est toujours l'amour de notre vie.

Chose certaine, j'ai toujours aimé et j'aimerai à tout jamais prendre soin des enfants. Mon plaisir est de jouer avec eux, de les

consoler quand ils ont de la peine et de les surveiller. Le désir d'ouvrir ma propre garderie est donc venu dès l'arrivée du bébé de ma sœur. Plus le temps avance, plus j'en ai le goût et plus j'ai hâte de travailler avec les enfants en bas âge dans mon service de garde en milieu familial.

Marie-Hélène Robinson, Centre de l'Envol, RivièreauRenard

La hiérarchie

France 1498, Louis XII avait plusieurs conseillers sous son emprise. L'un d'eux portait le nom de François d'Amours. Il fut très apprécié par le roi pour ses excellents conseils. Louis XII voulut le remercier pour son bon travail. Il lui donna donc un titre de noblesse. À chaque fois qu'on recevait cet honneur, on obtenait aussi des armoiries avec le symbole d'un sanglier orné d'une « lambel » rouge.

1608, Samuel de Champlain fonda Québec. Quarante-trois ans plus tard, deux à trois bateaux vinrent coloniser la nouvelle acquisition de la France. Nous retrouvâmes à bord des habitants, des artisans, des ducs et leurs épouses, aussi des soldats. Dont l'un d'eux, Mathieu, qui était un des arrière-petits-fils de François. En arrivant à Québec, Mathieu débarqua avec le duc Lauzon et sa sœur Marie-Élisabeth. Quelque temps plus tard, il reçut des bonus pour son travail rendu pour le roi de France. La bravoure fut l'un des faits rapportés par ses supérieurs. Mathieu monta de grade en grade et, quelques années plus tard, il reçut le titre de major de Québec et puis il siégea au Conseil souverain. Pourtant, il manquait quelque chose dans sa vie : une femme.

Un jour durant l'été, au marché de Québec, il vit une belle jeune fille, dont il tomba immédiatement amoureux. Mais Mathieu ne savait pas que Marie, la fille vue au marché, était aussi amoureuse de lui. Dans ce temps-là, le roi demandait aux habitants de faire plusieurs enfants pour que la colonisation augmente. Car, à cette époque, si les jeunes femmes ne se mariaient pas très tôt, elles étaient mal vues dans la société. Après cette journée, les deux tourtereaux se revirent plusieurs fois. Même leur relation alla de l'avant. Marie habitait avec

ses parents, mais elle devait trouver au plus vite un mari pour ne pas être punie par le roi. Après plus d'un mois de fréquentation, Mathieu et Marie décidèrent de se marier.

En 1672, Jean Talon reconnaissant les mérites de Mathieu lui concéda la Seigneurie de Matane. On retrouvait les seigneuries près du fleuve Saint-Laurent. Mathieu et Marie s'installèrent à Rivière-du-Loup. Aujourd'hui encore, nous retrouvons des traces du passage de Mathieu. Certains lieux portent même son nom et je suis très fier de ses nominations. Le premier travail à faire sur leur terre fut de défricher pour se construire une maison. Les parents de Marie suivirent leur fille pour l'aider à commencer sa vie. Plus tard, Marie-Élisabeth, la sœur de Mathieu et ses enfants allèrent aider nos deux tourtereaux. Quelques mois plus tard, tout allait au mieux : Marie attendait son premier bébé ! Mathieu avait reçu des offres pour aider la Nouvelle-France dans son développement. Il refusa à chaque fois parce qu'il disait qu'il n'était pas très bien installé sur sa seigneurie. Sa femme allait accoucher dans les jours qui suivirent la proposition alléchante de ses anciens patrons. Sept ans passèrent, Mathieu et Marie eurent six enfants, dont quatre garçons et deux filles. La production de légumes augmentait à chaque année. Une vingtaine de familles s'installèrent près d'eux. Tout le monde s'entraidait. Puis, un jour, Mathieu décida d'accepter l'offre que Québec lui offrait pour que sa famille ne soit plus pauvre. La population de la Nouvelle-Angleterre s'accrût en peu de temps et les menaces d'une invasion augmentèrent. Mathieu eut pour travail d'aider le Québec à se coloniser plus rapidement et il conseilla ses supérieurs sur le plan militaire. Plusieurs années plus tard, Mathieu mourut de vieillesse. Il avait eu quinze enfants avec Marie.

Cette histoire, *La hiérarchie*, a été un moment important dans ma vie. L'an passé, j'ai fait un travail sur mes origines. Quand je disais dans le texte que j'étais très fier des nominations qu'avait eues Mathieu, c'est parce qu'il est mon ancêtre et je suis content que ma famille ait aidé la Nouvelle-France le mieux possible. Tous les faits écrits dans ce texte sont véridiques.

Patrick D'Amours, Centre de Coaticook, Coaticook

Cher journal

Encore un matin parmi tant d'autres. La fumée des cheminées monte droit vers le ciel, les arbres cristallisés me donnent une idée du froid à l'extérieur. J'ai fait un rêve cette nuit. J'ai retrouvé mon amour, mon ange, mon amant ; il était là près de moi. Je pouvais sentir son souffle, comme une brise dans mon cou, la chaleur de son corps enveloppait le mien, je sentais ses formes s'entremêler aux miennes. Il me faisait frissonner sous les caresses de ses doigts, sa bouche prenait contact avec la mienne, me faisant l'amour comme il y a trop longtemps.

Cela fait déjà un mois qu'il est parti, cher journal. Je sens un vide épouvantable au fond de mon âme, son absence m'est insupportable. Mais, je me console car, demain, je le retrouverai. Je suis fébrile, car il y a si longtemps que je ne l'ai vu. J'ai pris la décision de partir avec lui cette fois-ci. Je sais qu'il me dirait sûrement que cela ne se fait pas, mais je le ferai quand même sans aucun regret.

J'ai deux jours à attendre, deux jours encore, mais demain soir je serai dans ses bras. Je pourrai enfin le serrer contre moi. Je pourrai enfin sentir sa douceur, recevoir sa tendresse. Je dois te quitter, cher journal, mais je reviendrai vers toi, mon fidèle ami.

Me revoici, cher journal,

La journée fut très longue, les pensées les plus obscènes ont traversé mon esprit. Je me revoyais dans ce champ par une belle journée d'été en sa compagnie. Il faisait chaud, je pouvais sentir la moiteur de sa peau, son souffle était lent, ses yeux rayonnaient sous l'effet du soleil. Il m'avait fait l'amour ce jour-là avec beaucoup de passion. Je me souviens de chacun de ses gestes. Je me rappelle de la douceur de ses baisers. Je me rappelle de toutes ses paroles soufflées à mon oreille. Nous étions cachés dans la paille comme deux gamins essayant de camoufler un péché, de masquer nos ébats. Nous avons passé la journée nus dans le champ, à savourer chaque instant.

Ah ! encore une nuit à attendre, je n'en peux plus. J'ai besoin de le sentir tout près de moi. Je dois te laisser, car j'ai encore beaucoup à faire. Alors à bientôt, cher journal.

C'est ce soir ! Enfin je serai près de lui dans quelques heures. Je me suis achetée la plus belle des robes pour lui, pour qu'il me retrouve comme dans ses souvenirs, là où il m'a laissée. Je me rappelle de ce dernier soir, il y a déjà si longtemps. Nous étions au restaurant. Nous avons consommé beaucoup de vin et je pouvais sentir son pied qui remontait le long de ma jambe sous la table. J'étais très excitée et mon cœur battait très vite. Il m'avait fait signe de le suivre à la salle de bain. Nous étions entrés dans celle des hommes, puis nous nous étions enfermés dans un cabinet. Je me souviens de la fébrilité du péché monter en moi. Je me rappelle de son sourire quand d'un doigt il me fit signe de m'approcher de lui. Il m'avait caressée lentement pour faire durer le plaisir, nous entendions les hommes entrer et sortir, ce qui nous excitait encore plus. Il avait relevé ma robe pour ensuite me pénétrer, j'avais joui ce jour-là comme jamais auparavant. La peur de se faire surprendre en était peut-être la cause.

Cher journal, je suis arrivée à l'hôtel, la chambre est splendide comme dans mes rêves. Il est bientôt huit heures, je serai avec lui dans quelques minutes. Je dois te dire avant de partir de faire le message à mes amies du bonheur que je vis présentement.

Adieu !

Dimanche, 24 décembre 2003

Une femme a été retrouvée pendue dans une chambre d'hôtel de la région, ce matin. La mort remonte à samedi dans la soirée, selon l'état du corps. Elle n'a pas encore été identifiée. Les policiers ont retrouvé dans ses effets un journal personnel qui laisse croire à un suicide, car aucune trace de violence n'a été constatée pour l'instant sur la jeune femme. L'enquête, toujours en cours, nous donnera plus de détails dans les prochains jours.

Martine Legault, Centre Christ-Roi, Mont-Laurier

Une voiture spéciale

Ce matin, ma propriétaire a tenté de me faire démarrer, mais sans succès. Je sentais qu'elle allait me vendre, car je suis vieille. J'ai un problème de batterie, je pue la gazoline, je suis rouillée, je bois beaucoup trop d'essence et je lui coûte cher.

Mais, aujourd'hui, c'est son anniversaire. Donc, j'ai décidé d'aller au garage seule pour me faire réparer la carrosserie ainsi que tout ce qui ne fonctionne pas. En arrivant au garage, le garagiste ne comprenait rien. « Comment une automobile peut-elle se rendre au garage sans conducteur ? » Pour qu'il comprenne, je lui ai donc fait une démonstration... je suis entrée dans le garage et je me suis mise à roter et à empester la gazoline. Le garagiste n'a eu d'autre choix que de m'inspecter et me réparer.

Comme nous restons dans un petit village et que tout le monde se connaît, le garagiste s'est dit qu'il allait envoyer la facture à ma propriétaire. Il fallait que je trouve une solution : elle ne devait pas payer. C'était son cadeau de fête que je lui offrais. Mais comment une automobile pouvait-elle payer le garagiste ? J'ai trouvé ! Je vais lui vendre mes pièces de rechange.

Le garagiste a accepté mon offre.

Je suis repartie chez ma propriétaire et en voyant ma nouvelle carrosserie, elle n'en croyait pas ses yeux.

Elle demanda à ses amis si c'était eux qui avaient réparé l'auto et, bien sûr, personne ne l'avait fait.

Elle se demandera toute sa vie qui avait bien pu réparer son automobile.

Anick Caissy, Centre de Bonaventure, Bonaventure

La grande frousse

Les souvenirs de mon enfance sont inoubliables ! De ma naissance à mes 16 ans, j'ai eu la chance de cohabiter avec trois générations de mes ancêtres. Dernièrement, 61 coups ont sonné à mon horloge biologique, mais jamais je n'oublierai ce fait vécu raconté par mon arrière-grand-mère paternelle et qui eut lieu dans les années 1890.

Mathilde Potvin, née le 21 septembre 1861 et décédée le 28 juin 1958, était un petit bout de femme charmante, conteuse de faits vécus surprenants et joueuse de tours, parfois pendables.

Durant ces années-là, pas question de SAQ. Alors, les hommes fabriquaient vin, bière aux bibittes, baboche et bière d'épinette. Durant les longues soirées d'automne et d'hiver, les colons se rassemblaient dans les demeures pour jouer aux cartes et boire une petite lampée. Ma mémère, alors dans la trentaine, avait un de ses cousins, Ovila, qui prenait un coup pas mal fort et bien trop souvent. Il tannait tout le monde.

Le damné buveur incommodait grandement dame Hermine, maman de jumeaux. Ovila, une fois ivre, avait la fâcheuse habitude de se coucher dans le lit des bessons. Ce lit était à l'époque long et étroit et l'on couchait un bébé à chaque bout. Mathilde et tous les amis avaient maintes fois averti Ovila, mais rien ne lui entraînait dans la caboche.

Un bon soir, alors que notre homme ivre était endormi dans le lit des petits, ma grand-mère, de connivence avec les voisins, décida de lui donner une sérieuse leçon. Sans l'éveiller, les hommes le saisirent et allèrent le déposer dans la « charnière », aujourd'hui appelée charnier, sur une tombe déjà en place.

Satisfaite de son coup et bien au chaud dans une maison avoisinant le cimetière, mémé et ses compères attendirent le réveil d'Ovila.

Au petit matin, un besoin naturel réveilla notre Ovila. Un vacarme terrible et des cris de terreur alertèrent les guetteurs. Notre ivrogne cherchait une sortie, s'étant rendu compte qu'il était dans la « charnière ». Quand il réussit à trouver la porte, il prit ses jambes à son cou et on ne le revit que plusieurs jours plus tard. Ovila s'est bien demandé comment il était venu en cet endroit.

Cette farce eut quand même un heureux résultat puisque Ovila, ayant peur de mettre à nouveau sa vie en danger, ne reprit plus jamais un coup au point de ne plus avoir sa raison. Mon aïeule se garda bien de dire à Ovila ce qui était vraiment arrivé.

Malgré toutes les années qui se sont écoulées depuis ce récit, je ne veux pour aucune considération aller dans le charnier. Je n'ai pas peur, mais je n'aime pas. Croyez-moi, les faits vécus de mémé me manquent encore et pourraient à eux seuls remplir un livre.

Louissette Gagnon, Centre Goyer, Alma

Un rêve réalisé

Dans un village lointain, vivait une famille qui, aux yeux de tout le monde, semblait heureuse et sans soucis. Mais, aux yeux de Sarah, ce n'était vraiment pas la vie rêvée. Cette jeune fille était l'aînée d'une famille de quatre enfants. Elle était celle qui était chargée de s'occuper du bien-être de tous. Depuis qu'elle était toute petite, Sarah restait à la maison pour prendre soin de sa mère qui était malade. Décédée depuis quelques années, elle n'avait pas le choix, il fallait la remplacer aussi bien qu'elle avait appris. Ce n'était pas facile, par moments, elle se demandait si elle pourrait continuer. Mais Sarah était une personne déterminée et elle ne voulait pour rien au monde décevoir son père.

Cependant, au fond d'elle-même, elle n'était pas heureuse. Quelque chose lui manquait et elle n'avait jamais osé le dire à son

père, de peur de lui déplaire. Comme tous les enfants, Sarah rêvait d'avoir un bel emploi, de fonder une famille avec l'homme qu'elle aurait aimé. Mais par obligation, il fallait qu'elle passe par-dessus ses rêves, qu'elle les oublie à jamais. Dans les moments difficiles, Sarah allait souvent se recueillir sur la tombe de sa mère en lui demandant de lui donner la force de continuer. Ces quelques instants passés avec elle lui redonnaient espoir. Chaque fois, elle repartait plus confiante, plus éclairée sur les décisions qu'elle avait à prendre.

Quelques mois passèrent, et rien n'avait changé. Les tâches de la maison et l'éducation de ses frères et sœurs étaient sa priorité. Ce qui ne l'empêchait pas de prendre au moins une heure chaque soir pour regarder les images de ses livres préférés. Ne sachant pas lire, Sarah adorait mettre des mots sur les images. N'ayant pas eu la chance d'aller à l'école, elle s'inventait elle-même ses propres histoires. Sa passion pour le goût d'apprendre était de plus en plus forte. Elle enviait les enfants qui allaient à l'école. Elle savait au plus profond d'elle-même qu'elle n'était pas faite pour passer sa vie ignorante.

Par un beau matin d'été, Sarah se réveilla avec l'idée d'aller voir l'institutrice. Bien sûr, il fallait qu'elle se débrouille pour que son père ne soit pas au courant, parce qu'elle avait peur qu'il ne soit pas d'accord. Comme à chaque matin, elle alla cueillir des fraises pour ses confitures d'hiver. Au retour, elle arrêta à l'école du village et demanda une faveur à l'institutrice, celle de bien vouloir lui accorder un peu de son temps pour pouvoir réaliser son plus grand rêve, c'est-à-dire apprendre à lire. Avec beaucoup d'admiration, l'institutrice accepta. Sarah la remercia du fond du cœur et retourna chez elle avec une joie intense.

Les semaines passèrent, et déjà la jeune fille démontrait une grande amélioration. L'institutrice voyait en elle plus qu'une étudiante. Avec le temps, elles s'étaient créées un lien d'amitié. Sarah ne pouvait plus cacher à son père les progrès qu'elle avait accomplis. Lorsque le temps vint de le lui annoncer, elle fut très étonnée de sa réaction, qui fut complètement le contraire de ce qu'elle aurait cru. Malgré toutes ses cachotteries, il était très fier de sa fille et il l'encouragea à continuer.

Tout comme Sarah, il y a des gens pour qui certaines périodes de la vie sont difficiles. Selon moi, il faut alors croire en nos objectifs et surtout croire en nous-mêmes. Pour ma part, le retour aux études ne fut pas facile non plus, tout un défi m'attendait. Mais, je savais que les efforts déployés allaient me récompenser. Alors, avec beaucoup de persévérance et d'encouragement, je suis finalement arrivée à mon but. Je vais bientôt finir mes études secondaires et je peux vous dire que je suis très fière de moi. Voilà un rêve de réalisé, l'autre débutera le 31 août 2004 au CFP l'Oasis situé au Lac-Saint-Jean. Qui aurait dit, il y a dix ans, qu'à 28 ans, je commencerais ma formation d'esthéticienne ? Bien sûr, j'éprouve des craintes envers ce cours, mais la personne déterminée que je suis a confiance en elle et est prête à tout pour réussir.

Chantal Coulombe, Centre de l'Envol, Rivière-au-Renard

J'ai pris le large

Sur la rive
Je suis restée durant des années
regardant au loin
sans vraiment comprendre !
Cette odeur salée caressant mes sens :
m'invitait.
Je voyais mon père jour après jour
Filant vers le large
Fracassant les vagues
Défiant le temps
En sachant qu'il aurait pu être entraîné en ces fonds infinis.
Croyant en son étoile, courageux comme un Dieu ;
Il retrouvait son chemin et sa liberté :
pour retourner en ce grand large qui l'accueillait d'un horizon
chaque fois différent.
Routine ne connaissant qu'au départ de ses machines.
Souriant, le cœur libre
Lui il savait !

Fière d'être fille de marin
Avec la soif de découvrir fendant la vie
dans ses plus grands secrets,
trouvant ma liberté à n'importe quel prix
J'ai pris le large
Bercée par le cœur de mon père
Aujourd'hui je sais...

Dominique Caissy, Centre de Bonaventure, Bonaventure

Ma plus belle histoire d'amour

Qui aurait pu croire que l'amour torride existe encore de nos jours, avec passion et romantisme ? Mélanie y a cru au moment où est venu son tour. Elle qui n'avait jamais eu confiance au destin et à l'amour avec un grand A, s'est bien rendu compte que tout peut arriver sans que l'on voit venir le coup.

Tout a commencé lorsqu'elle travaillait dans une exposition agricole. Mélanie était célibataire et la dernière chose qu'elle souhaitait, c'était bien d'avoir un petit ami. Elle était à un stade de sa vie où le célibat lui convenait très bien. Elle ne voulait pas s'embarquer avec un autre garçon, surtout qu'elle et son ancien copain venaient de rompre, quelques mois plus tôt. Après cette relation, Mélanie se disait que l'amour était loin de frapper à sa porte. De toute façon, elle n'y croyait plus. C'est à ce moment qu'elle aperçut son ami Jonathan s'approcher de son kiosque. Il était avec Étienne, son meilleur ami. Il s'avança et lui demanda : « Ca va bien, Mélanie ? Il y a longtemps qu'on s'est vu ? » Elle lui répondit : « Oui, en effet ! » Tout à coup, ses yeux croisèrent ceux d'Étienne. Il la regardait intensément. Elle détourna son regard avant de se noyer dans ses yeux couleur océan. Il avait un regard foudroyant ! Elle continua sa conversation avec Jonathan, quand celui-ci l'invita à sortir avec eux après son travail. Elle accepta et sans savoir pourquoi, elle avait des papillons dans le ventre. Comme prévu, après son travail, elle est partie avec Jonathan et Étienne. Ils sont

allés dans une discothèque et ils ont jaser, dansé et beaucoup ri. Jonathan, étant mort de fatigue, les laissa pour poursuivre cette soirée extraordinaire. Elle se sentait un peu gênée de se retrouver seule avec lui. Elle avait encore cette sensation dans son ventre qui la rendait très nerveuse. Étienne lui avait fait de magnifiques sourires toute la soirée. Mais que cherchait-il ? Elle n'arrivait pas à croire qu'il puisse s'intéresser à elle. Il lui demanda si elle voulait aller s'asseoir à une table un peu plus tranquille. Elle accepta avec joie, mais elle avait le cœur qui battait extrêmement fort. Assis à la table, Étienne lui dévoila les sentiments qu'il avait pour elle. Mélanie n'en croyait pas ses oreilles. Elle avait les idées confuses. Peut-être que le destin lui souriait enfin. Elle décida d'accepter. De jour en jour, elle sentait le sentiment de l'amour monter en elle. Son amour envers Étienne grandissait à chaque instant. Mélanie avait recommencé à croire en l'amour et elle y croit toujours après quatre années de bonheur avec l'amour de sa vie.

Cette belle histoire d'amour m'a beaucoup inspirée. Pour moi, l'amour, ce n'est pas seulement un sentiment, mais c'est aussi un art. Il a son instinct et sait toujours trouver le chemin du cœur et du bonheur. J'ai toujours pensé que l'amour réunit les cœurs qui s'aiment et qui sont faits l'un pour l'autre. Pour moi, aimer c'est ouvrir son âme à l'autre et justement, c'est ce qu'a fait Mélanie. Sincèrement, je crois que l'amour est un cadeau qu'il ne faut pas refuser, car c'est le plus beau que l'on puisse espérer. En fréquentant Étienne, Mélanie en a beaucoup appris sur la vie et sur elle-même. Elle a aussi connu de grands moments de bonheur, elle qui ne croyait plus en l'amour. Cela fait déjà quatre ans que Mélanie et Étienne sont ensemble. Mais rien n'a changé entre eux, car ils éprouvent des sentiments encore très intenses l'un pour l'autre. Si je raconte cette histoire avec émotion et intensité, c'est parce que cet amour qui est encore entier, vivant et ensoleillé, c'est le mien et cette histoire, la mienne. Depuis le début de ma relation avec Étienne, je ne regrette absolument rien. Je ne l'échangerais pas pour tout l'or du monde !

Mélanie Lévesque, Centre de La Pocatière, La Pocatière

Viking

C'était une très belle journée du mois de mai. Nous roulions en direction de Montréal ; mon père derrière le volant, mon cheval dans sa remorque et moi. Plus on approchait de l'hippodrome et plus je sentais mon cœur débattre, car au fond de moi, j'avais ce « feeling » que la victoire serait à nous aujourd'hui. Viking se portait bien, il était en excellente forme, un vrai athlète.

Le juge de départ appela les ambleurs pour la parade de la quatrième course. Viking portait le dossard numéro 2. Les chevaux se placèrent derrière la barrière mobile au numéro de départ qui leur était assigné. Ce fut le départ ! Mon cheval s'élança de la barrière avec une telle aisance qu'il réussit à prendre la tête du peloton. Quelques adversaires se firent bientôt un peu plus proche. L'un d'entre eux, le favori, The Dark Angel, réussit à passer devant lui, sauf qu'au même instant, un de ses supports d'entraves se rompit, ce qui entraîna systématiquement sa chute et celle d'autres chevaux dont Viking.

Je revois encore la terrible scène se dérouler ; quatre chevaux entraînés dans une chute, trois conducteurs projetés au sol et un retombant entre les pattes d'un cheval. Je me suis mise à paniquer. Hystérique, je m'élançai vers la piste accompagnée de mon père et de personnes impliquées. Viking était allongé sur le sol avec son sulky tout tordu, son conducteur gisant tout près. Deux ambulanciers accoururent pour lui porter secours. Mon cheval souffrait énormément, il respirait très rapidement. Mon père et moi étions dévastés par ce que nous avions sous nos yeux. Notre compagnon fidèle de ces sept dernières années gisait maintenant au sol, sans aucun espoir d'un prochain hennissement ou d'une accolade bien affectueuse. En plus d'avoir très probablement des côtes cassées, Viking avait des fractures multiples. Ses blessures allaient avoir raison de sa vie. Nous fîmes appel au vétérinaire qui, après avoir euthanasié The Dark Angel gravement blessé, vint vers notre cheval. Il sortit un flacon de Pentotal (un agent mortel) d'où, avec une seringue, il lui fit l'injection dans la jugulaire. Je pressai ma tête contre la sienne et lui déposai un dernier baiser sur sa grosse joue poilue. Ses paupières commencèrent par se faire lourdes, puis très

lourdes, jusqu'à ce qu'elles se soient complètement refermées.

Son cœur cessa de battre, tout était fini. Un mélange d'émotions me traversait le corps. Côte à côte, mon père et moi marchions, envahis par une profonde tristesse qui allait rester ancrée en nous-mêmes à jamais. David, un ami, vint vers moi, me prit dans ses bras et tenta de me reconforter du mieux qu'il pouvait, mais la douleur était telle que je m'effondrai sur le sol, ne pouvant plus me contenir. Je me mis à pleurer de tout mon for intérieur. Lorsque j'ouvris mes yeux, j'étais en sueur, encore toute tremblante d'émotions fortes. Le hennissement de Viking me parvenait encore au loin... dans mon sommeil.

Corianne Duff, Centre de formation des Maskoutains, Acton Vale

Cowboy dans l'âme

Si vous avez cru que j'allais vous parler de l'exposition Cowboy dans l'âme qui a eu lieu au Musée de la civilisation de Québec, eh bien ! vous vous trompez. Je vais plutôt vous parler d'un coup de cœur que j'ai eu pour un film sentimental. J'ai vu et revu ce film à maintes reprises, mais, chaque fois, il me chamboule le cœur et me met la larme à l'œil. Ce film c'est *Cœur de Cowboy*, mettant en vedette nul autre que le chanteur américain Georges Straight.

Cœur de Cowboy, c'est l'histoire de Dusty (Georges Straight), une mégastar de la musique country qui, un jour, se rend compte que son spectacle a pris beaucoup trop d'ampleur. La musique et les éclairages trop forts, la fumée et les feux d'artifice partout n'étaient pas du tout sa conception d'un spectacle. Il en fit mention à Lola, sa gérante, qui lui répondit : « Ceci est mon spectacle et j'en fais ce que bon me semble. Quand je t'ai découvert, tu chantais dans un bar de village et faisais danser une bande de péquenots. Si je n'avais pas fait de toi ce que tu es aujourd'hui, tu serais probablement encore dans ce trou à rats à chanter pour trois fois rien. » Alors Dusty lui répondit : « Et toi, Lola, tu serais probablement encore serveuse dans ce même bar. »

Dusty se retourna et partit, abandonnant le spectacle pour retourner, sans le dire à personne, dans son patelin. Rendu chez sa grand-mère, il constata que sa vieille guitare était encore accrochée au mur. Il la décrocha, la gratta un peu et partit seul avec sa première guitare en direction de ce bar où il avait fait ses débuts. Sur un des murs du bar, une vieille photo de lui et de son groupe de l'époque y était accrochée. Il la décrocha et la regarda pendant des heures.

Pendant la soirée, il remarqua une femme superbe. Ils firent connaissance et elle l'hébergera pour la nuit. Elle vivait sur le ranch familial avec son père et ses deux frères. Au déjeuner, une camionnette vient chercher des chevaux et Mélyna avait l'air contrarié. C'est à ce moment que Dusty sut qu'elle devait vendre des chevaux pour sauver le ranch. Dusty demanda donc au paternel s'il pouvait rester un bout de temps s'il payait, bien sûr. Vu la situation financière, il accepta. Au fil des jours, Dusty et Mélyna tombèrent amoureux. Cependant Dusty ne lui avait pas encore dévoilé sa véritable identité. Or, un soir qu'ils étaient sortis danser, Mélyna se rendit aux cabinets et une femme entra derrière elle. C'était Lola, la gérante de Dusty. Elle dit à Mélyna que Dusty était son mari. Mélyna s'effondra en larmes et partit. Lola put donc ramener Dusty pour le prochain spectacle en lui promettant qu'à l'avenir, il déciderait lui-même du contenu de son show.

Quelques semaines plus tard, lors d'un rodéo, Mélyna reçut une invitation disant qu'elle et sa famille étaient invitées à un spectacle et qu'une limousine passerait les prendre. Quand Dusty arriva sur scène, Mélyna le reconnut. Dusty demanda à l'éclairagiste de le suivre avec le projecteur. Il s'avança vers elle, s'assit au bout de la scène et lui chanta une de ses chansons d'amour... Ouf, j'en ai encore des frissons. Pendant qu'il chantait, Mélyna le regardait les yeux remplis de larmes et, à la fin de la chanson, ils s'embrassèrent là, devant tous. C'est là que je verse une larme, en disant à ma conjointe que c'est la lumière de la télévision qui me brûle les yeux.

Si *Cœur de Cowboy* m'a tant touché, c'est que beaucoup d'événements similaires me sont arrivés. Tout comme Dusty, j'ai fait du spectacle et ma carrière allait assez bien. J'ai aussi fait des gros spectacles avec des éclairages et de la musique trop forte. J'ai aussi rencon-

tré, lors d'un spectacle, celle qui allait devenir ma femme. Je ne suis pas devenu une mégastar, mais j'ai eu beaucoup mieux : trois merveilleuses filles dont deux, Steacy et Shella, chantent à merveille. Maintenant c'est seulement moi, ma guitare et le meilleur auditoire au monde, ma conjointe et mes trois belles filles, lors de merveilleuses soirées à la lueur d'une chandelle.

Gérald Leblanc, Centre L'Escale, Thetford Mines

La chaman et les loups

Il y a de cela plusieurs centaines d'années, alors que les hommes envahissaient les forêts de la côte, vivait une tribu indienne appelée les Micmacs. Ces Indiens vivaient de la nature : les femmes s'occupaient des tâches domestiques et des enfants pendant que les hommes chassaient. Mais ces derniers éprouvaient peu de sensibilité envers les animaux et la forêt. Un jour, la chaman leur dit : « Chacune de vos actions a une réaction. Respectez la nature et ne tuez pas sans raison, car c'est nous qui avons envahi leur territoire ; il faut vivre en harmonie avec ce qui nous entoure. » Mais les hommes, trop bornés pour l'écouter, continuèrent leur massacre écologique de la forêt.

Avant l'arrivée de l'homme, les animaux vivaient en harmonie avec eux-mêmes, le cycle écologique était équilibré : chaque animal avait son rôle et était la survie de l'autre. Mais depuis, le cycle écologique et celui de la vie avaient changé pour le pire. Les loups attaquèrent la tribu indienne parce qu'ils manquaient de nourriture, les hommes ayant tué en trop grande quantité et envahi le territoire animal. Les loups agissaient par instinct.

Les Indiens, fous de rage, firent de la trappe et tuèrent tous les loups de la forêt. Encore, la chaman implora la tribu d'arrêter ce massacre, car c'était eux la source de cette catastrophe. Elle leur répéta : « Vivez en harmonie avec vous-mêmes et avec la nature. Respectez la vie, car elle est si fragile. » Mais, les hommes firent à leur tête et

n'écouterent pas ses conseils.

Plusieurs années plus tard, les dommages se firent ressentir : il n'y avait plus de loup pour équilibrer le système écologique de la forêt. Quelle catastrophe ! Les hommes prirent alors conscience de leurs actions. Cédant à leur orgueil, ils demandèrent l'aide de la chaman. Elle leur répondit : « Vous voyez maintenant ce que j'ai voulu vous expliquer pendant toutes ces années. » Elle se prépara et dit à toute la tribu : « Je pars dans la montagne prier les esprits afin qu'ils nous aident. » Les Indiens pleuraient de joie : elle allait leur venir en aide et ne les avait pas jugés pour ce qui arrivait.

Arrivée à la montagne, la chaman pria les esprits. Tout à coup, elle entendit des pleurs. Elle se leva et regarda en bas. À sa grande surprise, elle vit une louve morte et ses petits qui pleuraient près d'elle : ils avaient faim. La chaman remercia alors les esprits de lui permettre de sauver son peuple et tout le système écologique. Elle se jeta du haut de la falaise et se donna en sacrifice. Les loups ayant été sauvés, ils purent se reproduire et, peu à peu, le cycle de la nature redevint normal.

La tribu indienne apprit comment les loups avaient été sauvés : grâce au sacrifice de la chaman. C'est à ce moment-là que les hommes prirent conscience qu'il fallait vivre en harmonie avec soi-même et la nature et respecter la vie, car elle est si fragile. Ils en tirèrent une bonne leçon ; ils comprirent enfin le sens des paroles de la chaman : « Chaque action a sa réaction. »...

Cette histoire me rappelle tout d'abord mes origines indiennes : ma mère était une Micmacque. Jusqu'à l'âge de 12 ans, année où je l'ai perdue, elle me racontait souvent cette légende indienne. Elle me disait : « Stéphane, ne gaspille pas la nourriture, tu es chanceux d'en avoir. Il y en a d'autres qui n'ont pas cette chance. » À travers cette histoire, ma mère m'a aussi inculqué de bonnes valeurs comme le respect des animaux, de la nature, des gens. Elle me rappelait aussi qu'en chacun de nous, existe la plus belle beauté : celle d'être soi-même. Elle me disait aussi qu'on apprend de nos erreurs, comme les Indiens l'ont compris avec la chaman et que l'on développe

nos forces de nos faiblesses.

De l'âge de 12 ans jusqu'à 18 ans, j'ai été placé en centre d'accueil. À toutes les fois que je vivais des moments difficiles, je me raccrochais à cette légende et mes problèmes semblaient moins lourds (comparé à ceux vécus par mes ancêtres).

J'ai aussi choisi cette histoire parce qu'elle m'a appris à apprendre (quand on veut, on peut) et à pardonner les erreurs des autres (comme la chaman l'a fait avec la tribu). Ce n'est pas bon d'être rancunier puisque, bien souvent, cela nous rend malheureux. Il faut vivre en harmonie avec soi-même et les autres. Par cette légende, j'ai aussi appris à respecter la vie parce que chaque événement a un rôle et que l'on ne sait jamais quand nous perdrons tout. La vie est si fragile, comme la chaman a dû payer de la sienne pour sauver celle des autres.

Stéphane Lavoie, Centre de Sorel-Tracy, Sorel-Tracy

17 novembre 1994

Cher journal,

Ma grand-mère, Ida, était une femme exceptionnelle, sans doute un modèle à suivre. Cette femme avait le cœur jeune, mais une vision de la vie d'une sagesse impressionnante. Grand-maman parlait de tout avec moi. Un soir, en revenant de l'école, mes parents m'ont appris son décès. Depuis, je ne pense qu'à elle. Je suis incapable de me concentrer. Tout me fait tomber dans la lune et m'amène à me souvenir de tous les merveilleux moments qu'on a passés ensemble. Mon souvenir le plus cher fut la journée de mon dixième anniversaire. Grand-mère m'avait fait le plus beau des cadeaux. Je n'aurais pu l'imaginer. Ce soir-là, Ida regardait le ciel avec moi. Elle m'avait appris à rêver en regardant briller les étoiles. Nous étions étendues sur le sol froid des nuits du mois de septembre. Bien emmitouflée dans de longues couvertures, grand-maman me racontait un conte de fées

ressemblant à celui de Cendrillon. Toutefois ce qui vint chercher en moi toute mon attention, était que cette princesse c'était mamie. Elle me racontait son propre roman d'amour en laissant transparaître ses diverses émotions comme un grand livre ouvert. Cette histoire s'était produite, il y a de cela cinquante ans. Cette rencontre qui fait que je suis là. Grand-père faisait partie des étoiles depuis cinq ans, mais Ida aimait en parler comme s'il était encore tout près de nous. Grand-maman se souvenait des moindres détails, du premier échange visuel jusqu'au rendez-vous et... enfin jusqu'au baiser, lorsque cupidon leur lança ses flèches. En l'écoutant, j'avais l'impression d'entendre son cœur s'enflammer comme au premier jour et battre à tout rompre. Des larmes coulaient sur ses joues rosées par le temps frisquet. Elle me confiait le plus beau moment de sa vie. Ida m'expliquait que la vie d'une femme ne débutait pas seulement lorsqu'elle avait ses règles, mais elle s'amorçait plutôt réellement quand un homme posait sur elle son plus beau regard d'admiration. Selon elle, les yeux ne mentaient jamais, ils en étaient incapables puisqu'ils étaient le reflet du cœur. Ils pouvaient pétiller de passion ou pleurer de désespoir. Évidemment, notre vision de la vie était, à chacune, bien différente. Moi, je n'avais pas encore appris à comprendre et connaître les gens en écoutant ce que leur regard voulait me dire. Ida me rassurait en me disant qu'au fil des ans, je tomberais amoureuse d'un garçon. Dès le jour où nos regards se croiseront, je comprendrais tout. Le vent me soufflera aux oreilles les mots de son cœur, les parfums de son âme, ceux qui me paraîtront éternels. Ma grand-mère me prit la main et, de sa douce peau de satin, elle me tendit un petit coffret que les étoiles rendaient d'un doré inimaginable de beauté. Cela me donnait la forte envie de l'ouvrir pour en découvrir le trésor. Je vis cette bague, celle que grand-père avait offerte à Ida le jour de leur mariage. Il était d'une grande importance pour elle de me l'offrir puisque j'étais son unique descendante. Je ne savais trop quoi dire étant donné toute la joie que je ressentais ; j'étais émue. Je me sentais comme une princesse qui portait fièrement, à son majeur, ce bijou qui ornait mes doigts fins. À dix ans, je n'avais pas encore oublié ce soir-là. L'amour était devenu en moi plus fort que jamais. J'avais trouvé l'homme qui savait me faire rêver, qui me faisait sentir femme. Il était comme un sixième sens pour moi. Un soir de printemps, il m'amena sur le haut d'une montagne, me serra au creux de son thorax et glissa ma bague dans mon annulaire.

Je levais les yeux au ciel et je vis une étoile filante. Je compris que c'était l'homme de ma vie. Je pensais à grand-mère et cru que c'était un signe qu'elle m'envoyait, une sorte de dernier adieu puisque la bague avait fait son devoir. Aujourd'hui, quelques années plus tard, j'ai appris que la mort de grand-maman était causée par un long combat contre le cancer de l'estomac. C'est à ce moment que j'ai compris qu'Ida n'était pas seulement une femme de quatre-vingt-cinq ans, mais aussi une personne incroyablement persévérante qui avait du front. C'est pour cela que même dans dix ans d'ici, elle m'apprendra encore les leçons de la vie malgré sa place aux cieux. J'essaierai de mordre la vie à pleines dents autant qu'elle et lorsque j'aurai une petite-fille, le jour de son dixième anniversaire, je lui parlerai de ma grand-mère en regardant les étoiles avec elle.

July Pomerleau, Centre L'Escale, Thetford-Mines

L'histoire derrière l'histoire

Vous avez certainement vécu des moments avec quelqu'un que vous respectez, souvent plus âgé, qui vous raconte toujours la même histoire.

Moi, j'ai connu une dame du nom de Fleurette, âgée de quatre-vingt-quatre ans. Elle me racontait souvent que lorsqu'elle était au couvent, elle avait eu une amygdalite comme sept autres enfants. Tous étaient allés à l'hôpital pour se faire opérer. Or, elle fut la seule à subir l'ablation de la luette et des amygdales. Elle m'a raconté cette histoire maintes fois, toujours la larme à l'œil.

La dernière fois qu'elle m'a raconté son histoire, elle a glissé un détail très significatif. Avant son opération, au couvent, elle était chanteuse dans la chorale. Après l'opération, elle n'a jamais pu rechanter, à son grand désespoir. Un déclic s'est fait dans ma tête. J'ai eu l'idée de lui donner ma version de cette injustice. « Vous imaginez-vous chanteuse populaire ? Qui, en haut, a sûrement pensé que vous

n'auriez peut-être pas pu concilier les deux tâches, celles d'être chanteuse et mère de famille à la fois.

De plus, vous êtes de la même époque qu'Alice Robby. Elle est devenue populaire, mais elle n'a pas eu de vie de famille ! » Elle a réfléchi et ses yeux sont devenus scintillants. Elle m'a fait signe du doigt, et m'a dit : « Toi, la petite, viens ici ! » Elle m'a serrée fort dans ses bras. C'était très intense. Elle m'a paru très soulagée. À la suite de cet épisode, Fleurette m'a semblé apprécier davantage ses enfants, comme si elle avait réalisé toute l'importance qu'ils avaient dans sa vie.

Francine Cardinal, Centre de Windsor, Windsor

L'histoire que je vais partager avec vous est celle d'une jeune femme qui a eu beaucoup de problèmes et énormément de chagrin, mais qui maintenant a décidé de se prendre en main.

On pourrait dire que la vraie histoire de sa vie a commencé lorsque la jeune fille achevait son secondaire II : à ce moment, elle avait alors quatorze ans. En ce temps, elle avait une amie qui se prénommaït Aysha, elle partageait tous ses secrets avec cette personne.

Puis, un jour que la jeune fille se promenait avec son cousin, elle rencontra un garçon qui, lui, était l'ami de celui-ci. Wilson, qui était le nom du garçon, était très intéressé par la jeune fille. D'ailleurs, le cœur de la fille aussi était épris par celui du garçon.

Mais Wilson avait dix-neuf ans, alors les parents de la jeune fille refusaient qu'il approche leur fille. Alors, amoureuse comme une folle, la jeune fille devait manquer les heures de classe pour voir son amour en cachette. Ensuite, le temps des vacances était arrivé et, avec chance, la fille avait quand même réussi à se rendre en secondaire III. Durant tout l'été, elle dut mentir à ses parents pour pouvoir passer du temps avec Wilson. Mais, un jour, ses parents l'ont su alors, ils l'ont privée de sorties. Puis le mois de septembre était arrivé et les cours

recommencèrent, donc la jeune fille, elle recommença à sécher ses cours.

Mais, un soir que la fille était chez elle, elle dit à ses parents qu'elle allait au dépanneur et qu'elle revenait tout de suite. Donc la jeune fille partit, mais ne revint que le lendemain après-midi. En arrivant chez elle, ses parents l'attendaient avec la police. Elle eut alors très peur, mais les policiers, heureusement, ne voulaient que lui poser quelques questions. Puis sa mère dit aux policiers que sa fille fréquente un gars de dix-neuf ans, même si elle et son mari refusent. Alors ils lui répondirent que la jeune fille à son âge est consentante et qu'ils ne pouvaient rien faire.

Puis un mois passa et, finalement, ses parents acceptèrent de rencontrer son copain. La soirée s'était bien passée et ses parents acceptèrent donc que leur fille fréquente Wilson. Sauf qu'à ce moment, le mois de novembre débutait et la jeune fille avait manqué l'école tellement souvent que de retour dans ses cours elle était complètement perdue. En voyant cela, le directeur contacta les parents de la fille et, ensemble, ils décidèrent de l'envoyer dans une autre école, une école de décrocheur. Donc la jeune fille alla à Accès Ouest jusqu'à la fin du mois de juin, mais malgré sa présence dans ses cours, la jeune fille resta en secondaire III.

En plus de ses échecs scolaires, la fille ne voyait presque plus Aysha. C'est son copain qui l'empêchait de la voir. Et oui, le fameux Wilson ne voulait pas qu'elle sorte avec aucune de ses amies, mais lui faisait tout ce qu'il voulait. Alors la fille n'avait plus aucune amie.

Quand l'école recommença, elle décida d'aller à Père-Marquette, sans doute un mauvais choix, car tous les élèves se moquaient d'elle, mais d'un côté son choix l'a aidée, car elle a réussi à se classer en secondaire IV. Ensuite, avec Wilson, elle a décidé de s'inscrire à l'école des adultes, elle avait alors seize ans. Malheureusement, elle lâcha à la fin d'octobre et à la place elle commença à travailler.

Puis vers le mois d'avril alors que la jeune fille se rendit

quelque part, elle rencontra Aysha. Très heureuse de la revoir, elle lui demanda son numéro de téléphone et les deux amies reprirent contact. Quand la jeune fille passa du temps avec Aysha, elle lui parla de tous ses problèmes avec Wilson ou encore les nombreuses chicanes qu'elle avait avec sa famille. Aysha, elle, la consolait et lui disait que tout allait s'arranger.

Aysha avait raison, car maintenant tout va bien, la jeune fille a quitté Wilson au mois de juin et a repris l'école des adultes au mois de septembre. Ensuite, elle a eu une longue conversation avec ses parents et maintenant elle a beaucoup plus de liberté !

Pourquoi cette histoire m'inspire-t-elle ? Parce que c'est la mienne. J'ai pris ces décisions, j'ai fait des choix et je peux dire que mon histoire est belle, car je peux enfin vivre pleinement ma vie sans avoir aucune crainte. Donc j'espère que vous aussi avez aimé l'histoire de ma vie et j'espère encore plus que vous aimez la vôtre.

Marie-Chantal Germain Du-Cap, Centre Sainte-Croix, Montréal

Pourquoi la guerre ?

Que les hommes soient noirs, jaunes ou blancs
qu'ils soient jeunes, âgés, encore enfants
Ils n'ont qu'une seule compagne

La peur qui les viole grandit sous la mitraille
Ils déshumanisent la race pour humiliation
Le fusil à la main, grenades à la ceinture
Ils avancent sur le front où finit
L'aventure pour leur profit

En tant que rescapée
Je traîne au fond de ma gorge des nerfs
En boule qui m'étouffent

Le resserrement est si pénible
Il m'empêche de respirer
Malheureusement cette colère
Est là pour rester

Car l'entraille a creusé
Sur mon cœur
Si profond

Dès lors, je me sens si seule, nue et inutile
Pour n'avoir pu faire redorer
Le blason de ce sang noble
Versé sur les mains des ingrats

Me taire ne me met nullement à l'abri de mourir
Un jour quelque chose, quelque part
Dans le silence parfois assourdissant

À vous tous les honneurs
Demain vous oublierez tous
Qu'ils ont vécu de drames et de misères

Une vie n'est donc rien
Sinon indifférence pour vous
Qui gouvernez et nourrissez la haine

Vous serez les vainqueurs d'un conflit sans pitié
Où ils ont tout perdu la haine les a guidés
Vous ne connaîtrez jamais la paix du cœur

La honte vous interpellera
Elle sera votre intime où vous direz

Pourquoi la guerre ?

Josepha Kubwimana, Centre Sainte-Croix, Montréal

La fête automobile

Personnages

Père Ubu, Athanor le Fourneau (personnage d'hiver)

Père Ubu : Monsieur mon ami, vous êtes imbu d'idées
Absurdes par la fréquentation exclusive des journaux ; je
Vous conseille la cure de votre cerveau par la lecture de notre
Almanach, ou mieux, monsieur, la promenade digestive à jeun
Dans mon Omnubu *Cours-des-Événements*

- *Postériterne.*

Alfred Jarry
Œuvres complètes
Bibliothèque de La Piéiade page 552

Le cerf-volant décolle OU Tiens bin ta tuque, on part

Cette histoire a commencé, sans presse
Inscrit sur du papier historié, blanchi
À l'ombre, l'apprentissage d'un conscrit
Qui par l'enseignement rapidement s'écrit
« Je suis guéris ! »

L'été terminé, l'automne était en cours
Les feuilles commençaient à dévoiler leur personnalité
C'était le temps des propositions causales et des locutions
métaphoriques
(de toute beauté !)

Mais, c'était aussi le temps des sinus qui coulent et de la chair de poule
J'avais la mine basse
J'avais rattrapé le virus du cerveau lent d'école

J'étais pris par la grippe
Comme vous le savez, une bonne grippe ça lâche pas
D'abord, il y a la principale qui fait des compressions
Ensuite c'est au tour des insistantes qui te demandent de faire des
Concessions

« C'est pas facile de rester concentré quand on est pressé »
J'ai dû consulter un médecin, un professionnel
Un spécialiste de la grippe, enfin un « doctorat »
Il m'avait fortement suggéré des entiseignants
« C'était, m'avait-il dit, pour ne pas couler à l'examen »
Avant d'avoir la piqûre

POSOLOGIE : À prendre 5 soirs semaine
1 à 2 entiseignants au besoin
peut causer de la connaissance et
créer de la dépendance à l'intelligence

Les entiseignants venaient avec des instructions qui
Pour moi à cette époque étaient tout simplement complexes
Alors, je me suis rendu en cours, en cours d'école
Pour envisager un juge d'instruction qui lui allait
Sans faute, me dicter les renseignements sur les risques de
L'emprise des entiseignants « me délurer, en un tour de main »

Au départ, c'était un peu renversant
J'avais commencé à prendre des
Entiseignants, sans déceler les effets
Secondaires. Les premiers jalons de la
Connaissance me donnaient des
Sensations d'épanouissement

Avec le temps, sans me rendre compte, j'étais
Rendu ; un, deux, trois... par soir. C'est sûr, très tôt
Que je me suis appuyé, j'avais affalé la pente de la
Dépendance à l'intelligence. J'avais baissé les bras
Pour le record, c'était établi « ça pas pris 33 cours, que j'avais la piqûre »

DEPUIS

Prix d'incertitude entre les réformes
Je me tiens dans l'ombre de la clairvoyance
Dans la lumière de l'obscurantisme
J'appréhende de tomber sans connaissance

Certains diront que... Je n'avais qu'à
Tourner la page que... Je devrais expirer cette expérience qui fut publique
Si j'avais été enrichi j'aurais
Pu m'en priver, que
M'en priver m'innocenterait sur tout, que...
- Vois le donc !

Il me faut souligner que les écrits restent ancrés en
Haut lieu, non comme les mots dits, éphémères, qui se soignent avec Ténuité
La dépendance à l'intelligence est un attribut qui est atavique chez l'être
C'est comme une
Semence que l'on plante en sol

Sur cette note, je manie l'instrument qui pour moi joue
Le rôle de Placébo imago, pour vous écrire qu'
« Il m'arrive encore d'avoir des refrains d'intelligence »

C'est alors que je prends une longue écoute et que
sans dam, ni cadence mais d'un mouvement précis
En accord avec le temps et l'espace requis, j'étire cette ligne et mon
cerf-volant décolle —

Michel Morin, Centre Sainte-Croix, Montréal

L'éclosion d'un amour virtuel

C'était une de ses soirées où l'automne flirtait avec l'hiver. J'étais dans le seul semblant de verdure de mon quartier. L'agréable fraîcheur de l'air qui remplissait mes poumons lui donnait une impression de pureté. Je cheminai en direction du petit îlot où mon rocher favori se trouvait. Depuis quelques années, j'avais l'habitude d'y trôner pour méditer ou simplement faire le vide. Face au vent, les yeux fermés, je me laissais caresser le visage par la brise automnale qui me chuchotait aux oreilles pour me faire oublier le bruit des voitures.

À mon insu, une jeune femme s'approcha, puis me demanda si elle pouvait partager ce moment de silence avec moi. Pris d'une apparition soudaine de timidité, je n'avais même pas levé les yeux sur elle, mais je ne voyais vraiment pas comment j'aurais pu lui refuser. Du coin de l'œil, je la vis s'agenouiller à mes côtés.

Les paupières closes, je me suis mis à imaginer que c'était peut-être ma mystérieuse correspondante qui, avec son sixième sens, m'aurait reconnu. J'ouvris les yeux et me tournai vers elle. Cheveux couleur nuit de nouvelle lune, teint laiteux... Je constatai finalement que ce n'était que la charmante Anaïs avec qui j'avais eu quelques discussions. Cette constatation m'emmena à négocier avec deux émotions diamétralement opposées : la déception d'avoir dissipé le petit nuage éphémère créé de toutes pièces par mes chimères, mais le soulagement de savoir que la bulle, que la demoiselle inconnue souffle dans mon âme, continuera de grossir.

La tête ailleurs, j'escortai Anaïs jusque devant chez elle, pour ensuite retourner chez moi. Sur le chemin du retour, on aurait dit que le temps s'était arrêté pour me laisser seul avec mes rêveries. À ce moment précis, l'énigmatique inconnue occupait toutes mes pensées.

Auparavant, je n'aurais cru possible être entièrement envoûté par une personne dont le chant n'aurait jamais fait danser les fibres ciliées de ma cochlée... une personne dont le regard ne m'aurait fait l'honneur de se plonger dans le mien... une personne dont le parfum

serait encore inconnu... dont ma main n'aurait eu la chance de fondre de caresse dans la sienne... malgré cela, tout ce que je goûtais d'agréable dans la vie était pour moi une partie d'elle.

Ce que je vivais me faisait drôlement penser aux histoires qu'expérimentait la jolie Julie sur les réseaux de rencontres qu'offre Internet. Je saisisais maintenant pourquoi elle aimait tant faire languir ses conquérants. L'attente et la convoitise sont des sentiments qui peuvent être si agréables qu'on devrait tous apprendre à profiter de ces instants, car, souvent, une fois le but atteint, on perd cet opiacé qu'est le désir.

Jusqu'à il y a quelques semaines, j'étais incapable ou plutôt je ne voulais pas comprendre le bonheur que vivait Julie. Je la voyais, tout enthousiaste, en train de monter ses stratagèmes pour rendre le chemin, qui mène jusqu'à elle, le plus ardu possible pour s'assurer de la force de caractère et du sérieux de ses conquérants.

Je me rappelle encore des rendez-vous qu'elle pouvait leur donner dans un café, où elle s'était mise de mèche avec le propriétaire pour se faire passer pour la serveuse, le temps de les analyser, voir leur degré de patience. Ses petites combines étaient toujours planifiées en fonction de pouvoir échanger avec eux, tout en s'assurant qu'ils ne découvrent pas le pot aux roses. Ceux qui passaient le test finissaient l'aventure dans une des bibliothèques municipales où se trouvait un exemplaire du roman qu'elle avait écrit. Sur la quatrième de couverture, ils y trouvaient une photo de Julie, en même temps que le tour de manège auquel ils venaient de participer. Bon, c'est vrai que ces péripéties ont souvent abouti à des échecs, ce qui n'est pas la fin du monde. J'ai une maxime qui dit : tant qu'il n'y a pas d'amour, il ne peut y avoir de douleur.

Je croyais autrefois que ce genre d'histoire n'était qu'illusion pour personne en manque d'amour, mais je m'aperçois aujourd'hui que la seule façon de comprendre le bonheur, c'est de le vivre, car il y a un dicton qui dit que les plus belles histoires sont toujours celles que l'on vit.

Frehdérich Baillargeon, Centre Sainte-Croix, Montréal

Sœur Simone

En ce matin du mois d'avril 2002, l'équipe de préposées aux bénéficiaires ainsi que d'infirmières de jour vient de prendre la relève de l'équipe de nuit.

L'infirmière donne son rapport :

- Sœur Jeanne a eu un tylenol, soulagée, elle s'est enfin endormie vers 1 heure a.m. – Sœur Mariette a été très agitée. – Sœur Simone, quant à elle, a relativement bien dormi...

Cette scène se passe dans l'un des nombreux centres d'hébergement de long séjour à Montréal. Ce bâtiment compte une douzaine d'étages ; on y trouve les bureaux administratifs, cuisine, cafétéria, buanderie et toutes les dépendances nécessaires. Les étages de la « Maison », comme on l'appelle, sont réparties comme suit : secteur d'infirmier et secteur des retraitées.

La particularité de cet établissement est qu'il n'abrite que des religieuses. Il s'agit d'une de ces communautés religieuses vieille de deux cents ans au moins ! Il va sans dire que la clientèle aussi est très âgée puisque, depuis de nombreuses années, les vocations ont beaucoup diminué pour ne pas dire inexistantes.

Dans l'une des cinq cents chambres que contient cette résidence est logée sœur Simone. Un jour, sœur Simone a passé de « retraitée à malade ». Donc, des étages supérieurs aux étages inférieurs. Un cancer a été diagnostiqué chez elle. Assez rapidement, elle est remarquée par le personnel soignant qui, en grande majorité, est composé de laïques. Son enthousiasme, son dévouement, son amour de la vie, sa combativité, son intérêt pour les autres font d'elle un être qui ne passe pas inaperçu.

Bien qu'âgée de 95 ans, cette résidente fonctionnait encore relativement bien. Elle requérait un minimum de surveillance pour prendre sa douche ainsi que ses repas. Elle portait même un certain niveau d'assistance à ses compagnes plus démunies.

Sœur Simone avec fierté aime à raconter sa vie familiale, sa vie au couvent. Issue d'une famille nombreuse, très jeune a entendu « l'appel ». Quand elle montre ses photos qui illustrent ces tranches de sa vie lointaine, il y a une telle intensité, une telle clarté dans son regard, on dirait qu'elle est transportée dans ces temps. Elle a beaucoup œuvré dans le milieu social et de l'éducation. Est-ce pour cela qu'elle s'intéresse à tout ce qui se passe autour d'elle ? À son âge, elle fait encore beaucoup de lecture. Elle passe en revue les différents journaux qui sont mis à la disposition de la population qui évolue dans l'établissement. Elle tient une correspondance active avec différentes personnes de l'extérieur.

Malgré ce diagnostic funeste, cela faisait plus de deux ans que cette résidente était dans ce service. Elle a continué à travailler aussi à cette œuvre manuscrite qu'elle a commencée depuis quelques années. Jusque là, aucune altération dans l'écriture. Il s'agit d'une autobiographie sur sa famille qui dresse l'arbre généalogique de plusieurs générations, par le fait même racontant une tranche d'histoire de la vie du Québec : la culture, le mode de vie du temps où les familles nombreuses faisaient légion. Ce que cette œuvre avait d'extraordinaire, c'est qu'elle était écrite en lettres gothiques ! Imaginez ce volumineux document 28 par 22 cm de 400 pages environ parsemé de ces belles lettres tantôt droites, à angles et à crochets. Les titres et les sous-titres écrits en couleurs, agrémentés de fleurs, d'oiseaux à l'intérieur des lettres comme le P, le O, le Q, etc. C'est d'une beauté impressionnante ! Une écriture de l'ancien temps, faite par quelqu'un qui vit dans le temps moderne. Cette œuvre serait digne de faire partie du patrimoine national.

Cependant, depuis quelque temps, plusieurs d'entre nous percevons un changement d'attitude chez sœur Simone. Cela a commencé par de l'errance, en même temps, elle a commencé à se plaindre de se faire voler. Cette résidente subitement semblait basculer dans un autre monde. C'est comme si ses fonctions intellectuelles : mémoire, lecture, écriture, langage, reconnaissance visuelle semblaient être affectés.

La préposée aux bénéficiaires, un matin, fut accueillie par un sourire lumineux de la part de sœur Simone qui lui lança un :

- Bonjour mon beau !
- Non, sœur Simone, c'est Jacqueline ! Votre aide-soignante !
- Allons donc, allez raconter ça à d'autres !

Désormais, son aide-soignante est devenue un homme à ses yeux. Un étudiant à qui elle avait déjà enseigné dans son jeune temps. Dès lors tous ses rapports avec elle, toutes les conversations se font au rythme des souvenirs de ce temps. D'autres intervenantes se sont évertuées à la ramener dans le temps, mais rien n'y fit. Il y avait une telle conviction, un tel enthousiasme, une telle joie... Elle est transfigurée quand elle évoque ses souvenirs, comme transportée dans le temps...

Au bout de quelques semaines, la santé de sœur Simone s'est sérieusement dégradée. Elle est alitée, elle délire. Son étudiant lui rend visite chaque fois qu'il le peut. Elle le reconnaît. Quelle lumière dans son regard ! Elle prend la main de son étudiant et lui gratifie d'un baiser. Dans ce milieu, il est recommandé de ne pas s'attacher aux bénéficiaires. En ce qui concerne cette personne, nombre d'intervenantes ont enfreint la règle. Personne ne pouvait résister à la chaleur de cette résidente.

Allongée dans son lit, son corps disparaissant sous plusieurs couvertures qui ne laissent apparaître que sa tête, elle s'étirole, elle ne parle plus... Soudain, elle rouvre les yeux, un sourire se dessine sur son visage. Et, lentement, la lumière dans ses yeux s'éteint, la vie se retire, et finalement se ferment.

La maladie d'Alzheimer a eu raison de sœur Simone plus rapidement que son cancer, selon les médecins. Cette forme de démence est celle la plus fréquente chez les personnes âgées entre 60 et 80 ans et plus dans les pays développés.

Cette histoire est un fait vécu. J'ai eu la chance de côtoyer cette personne exceptionnelle, de la voir dans sa grandeur ainsi que dans sa déchéance. Cela a renforcé chez moi le respect des autres, de l'empathie... Et enfin par dessus tout, de l'humilité.

Jacqueline Fatal, Centre Sainte-Croix, Montréal

Il y a six ans, pendant une belle soirée chaude d'été, je jouais avec mes amis. Sur le côté de la maison, je vis un petit chat gris. Mes amis et moi avons réussi à appeler le chaton pour qu'il vienne dans nos bras. C'est alors, que tombant sous son charme, j'ai décidé de l'apporter à la maison. Mes parents, charmés eux aussi par ce dernier, décidèrent de l'adopter.

Deux jours plus tard, comme ce dernier n'avait toujours pas de nom, mon père et moi avons décidé de lui en trouver un. Le petit chat se cachait toujours, c'est alors que mon père dit : « Où est Charly ? » C'est à ce moment qu'il fut baptisé de ce nom.

Après six années de bonheur avec cette adorable bête, il arriva un événement qui me fit prendre conscience de la place qu'occupait cet animal dans nos vies. Vers deux heures du matin, ma mère vient me réveiller pour m'avertir que Charly miaulait dehors. Elle soupçonnait quelque chose d'anormal. Je suis partie, encore un peu endormi, courant dehors dans tous les sens. Après avoir fait deux fois le tour de la maison, je vis Charly se débattre dans la piscine du voisin. Sans hésiter, j'ai sauté dans l'eau glacée et sauvai mon chat d'une mort horrible. Après quoi, nous avons séché et réconforté Charly, maintenant sain et sauf.

Cette histoire peut sembler banale à vos yeux. Notre chat est devenu, au fil des années, un très bon compagnon pour chacun d'entre nous. Je ne pouvais laisser mourir ainsi un membre important de notre famille. Cette aventure fait partie des moments inoubliables de notre histoire familiale et nous rappelle comment notre animal est précieux.

Merci.

Danny Bourbeau-Viger, Centre du Nouvel-Horizon, Beauport

Une journée mémorable

Je désire partager avec vous une page importante de ma vie. Un jour, en lisant le journal, j'apprends l'existence d'une nouvelle bibliothèque dans mon quartier. Je décide de m'y rendre afin d'avoir des renseignements concernant la maladie de ma mère.

Je me dirige donc vers cet établissement, sachant que l'on peut y entrer gratuitement. Arrivée sur les lieux, j'ouvre une très grande porte, et je me retrouve dans une immense salle que j'ose à peine regarder. Je suis très impressionnée, car mon dernier passage dans une bibliothèque remonte à plus de trente ans. Un employé, me voyant embarrassée, m'explique la façon de procéder. Je me dirige vers le fond de la grande salle où des gens cherchent dans un gigantesque fichier le titre du livre désiré. Je suis intimidée. Je n'ose pas manipuler tous ces cartons avec mes mains pleines de pouces. Je comprends bien qu'il y a un classement par nom d'auteur, mais lequel prendre, lequel choisir ? Il y en a trop. Je cherche un moment, puis, pour ne pas rester trop longtemps devant ce grand tiroir, je me décide à inscrire sur le carton le titre qui me plaît. Je dois ensuite traverser cette vaste pièce afin de récupérer le volume désiré. Je regarde dans la salle tous ces visages.

Il y a surtout des jeunes gens de mon âge. Tous les jours, ils peuvent venir s'instruire. Moi, pas. Il me fallait gagner ma vie. Jusqu'à ce jour, j'avais travaillé uniquement comme serveuse dans les discothèques.

Ma visite à la bibliothèque fut déterminante pour moi. Mon passage dans cet établissement m'a fait connaître une autre réalité. Du même coup, je pris conscience que je vieillissais, que je ne pourrais pas travailler dans les bars toute ma vie et qu'un retour aux études me permettrait de changer de milieu et d'améliorer mes conditions de vie. Je suis donc allée m'inscrire au Centre du Nouvel-Horizon afin de pouvoir poursuivre mes études et atteindre mes objectifs. Je suis très contente de mon choix et heureuse d'avoir, un jour, ouvert cette grande porte.

Sandra Jean, Centre du Nouvel-Horizon, Beauport

L'histoire qui m'a le plus touché n'est pas celle que me racontait ma mère ou mon père lorsque j'étais petit. Non, elle m'est vraiment arrivée et c'est la plus marquante. Cette histoire s'intitule Catheryne.

Cette aventure a débuté alors que je n'avais que 18 ans. Quel choc ce fut d'apprendre que je serais bientôt papa car, pour moi, l'avortement n'était pas une solution. J'ai donc mis les bouchées doubles afin de gagner assez d'argent pour que ma petite famille vive convenablement. Catheryne est née le 6 mars 1995 par une journée enneigée. Ce fut certainement la plus belle de ma vie. Une petite fille aux cheveux châtain blonds et aux yeux bleus semblait me sourire ; elle avait l'air en santé et débordante d'énergie. Les six premiers mois furent merveilleux, j'étais heureux d'être père et je me sentais responsable. Mais, comme toute bonne chose a une fin, sa mère et moi décidâmes de nous séparer. J'obtins la garde de mon enfant une fin de semaine sur deux. Pour moi qui l'aimais tant, j'avais l'impression d'être un coureur à qui l'on avait enlevé les deux jambes ! Cependant, j'étais loin d'avoir vécu le pire...

C'est arrivé peu après notre séparation. Alors que Catheryne se faisait garder, elle a été la victime innocente de l'impatience de celle qui s'en occupait. Elle a subi le choc du shaking baby. Pendant un mois, elle s'est battue pour sa survie. Elle y est arrivée, mais en a gardé des séquelles : elle est devenue aveugle. En plus d'avoir à vivre ce drame, de tenter de comprendre ce qui était arrivé à Catheryne, j'ai été interrogé parce que l'on croyait que je l'avais battue. Je n'avais pas besoin de cette épreuve en plus ! Après des heures d'angoisse, on m'a disculpé de tout blâme.

J'ai conservé un goût très amer de cette période de ma vie. Pourquoi cela était-il arrivé ? Qu'est-ce que j'avais fait de mal ? Pourquoi avait-on fait basculer la vie de ma petite fille, elle qui aimait tant sourire et cherchait l'amour et l'affection de son père ? Catheryne ne méritait pas cette injustice et n'avait pas à payer pour l'impatience de quelqu'un d'autre. Il a été très difficile de vivre avec le handicap de ma fille. Plus rien n'était pareil ! Elle avait davantage besoin de soins, d'attention : il fallait avoir les yeux partout. De plus, jouer avec elle n'était plus du tout la même chose : attirer son attention ou l'intéresser

à quelque chose devenait un tour de force ! Notre façon de communiquer devait aussi changer. On ne pouvait plus, par exemple, lui demander de venir s'asseoir sur nos genoux. Ce fut tout une adaptation pour moi. J'ai longtemps cru que je n'y arriverais jamais ! Avoir du temps pour soi devenait aussi difficile.

Si l'accident nous avait rapprochés Mylène (la mère de la petite) et moi, il nous a vite séparés. Avec l'énergie et le temps que nous avons investis pour le bien-être et le bonheur de notre fille, nous avons oublié d'en réserver un peu pour notre couple. Une autre séparation est survenue. Mais, elle fut des plus pénibles puisque Mylène m'empêcha de voir ma fille. Je ne pouvais imaginer ma vie sans mon enfant. J'avais terriblement besoin de sa présence, de son sourire, d'entendre sa petite voix. Ma vie était maintenant vide.

Un an plus tard, Mylène changea d'avis et me permit de revoir ma fille. Quel bonheur de la retrouver. La joie m'envahissait et j'étais heureux. Catheryne avait tellement grandi et changé. De nouveau, elle était redevenue la flamme de ma vie. Sa présence m'avait tellement manqué que je ne voulais plus perdre un instant de ce bonheur.

Afin d'être plus près de ma fille, j'ai loué un appartement à côté de celui de sa mère. Cette décision a comporté des avantages mais aussi beaucoup d'inconvénients. Ainsi, je pouvais voir et m'occuper de Catheryne beaucoup plus souvent et autant que je le désirais. Par contre, encore une fois, sa mère m'empêcha de la voir. À nouveau, mon monde s'écroulait. Je devais maintenant me contenter de l'entendre rire, crier et pleurer à travers le mur ! C'était déchirant. Je me sentais rejeté et j'avais l'impression que Mylène voulait la garder pour elle seule comme ce fut le cas pour elle dans sa jeunesse. De mon côté, j'étais prêt à faire bien des sacrifices pour que notre fille grandisse dans l'harmonie.

Après réflexion, j'ai compris que ces chicanes n'étaient pas saines pour ma fille. Catheryne en souffrait beaucoup et son comportement avait changé. Par amour pour elle et pour son bien-être, j'ai quitté Magog et je me suis trouvé un emploi dans une autre ville.

Aujourd'hui, quand je pense à ma fille, je souhaite de tout mon cœur qu'elle soit heureuse et en santé. Même séparé d'elle, elle demeure ma fille, mon trésor. Je pense souvent à elle, ce merveilleux petit rayon de soleil. Elle me manque...

Francys Normandin, Centre de Sorel-Tracy, Sorel-Tracy

Mon mois d'enfer

Il y a quelques années de cela, ma tante Lise m'avait invitée chez elle à Montréal. J'y étais allée sans me faire prier. Ça avait été l'une des plus belles semaines de ma vie. Quand j'étais revenue chez nous, je m'étais dit que j'aurais bien aimé y rester et je m'étais arrangée pour y déménager. Évidemment, je ne m'étais pas pris un appartement ; j'avais installé mes pénates chez ma tante et c'est alors que mon enfer commença.

En entrant dans la maison, nous rangeâmes mes affaires dans ma chambre et je m'allongeai sur le lit pour relaxer, quand j'entendis : « Elle commence déjà à se renfermer dans la chambre. » C'était son conjoint qui commençait déjà à me contrôler. Je sortis donc de la chambre et j'allai les trouver dans le salon pour me faire dire que je devais me trouver un travail. Mon rêve de retourner aux études tombait à l'eau. J'étais frustrée, mais ne le montrais pas pour ne pas lui faire plaisir.

Le lendemain soir, j'appelai ma mère comme convenu et il me tomba encore dessus.

« Tiens, elle s'ennuie déjà de sa petite maman », me dit-il.

« Non, lui répondis-je, je l'appelle pour lui dire comment le voyage s'est passé. »

« Non, non et non, tu l'appelles parce que tu t'ennuies », répéta-t-il.

Alors je lui laissai croire.

Le lendemain matin, ça cogna à la porte de ma chambre et elle s'ouvrit sans que j'aie le temps de répondre. « Réveille-toi, me dit ma tante, il faut faire ton C.V. pour l'envoyer le plus rapidement possible aux endroits que tu choisiras. » Moi, j'aurais plutôt dit : que je choisirai pour toi. Le C.V. terminé, nous allâmes le porter aux endroits choisis et même ceux où je n'étais pas tentée du tout d'y travailler, comme chez un nettoyeur et dans un motel.

Le lundi suivant, ma tante recommença à travailler. Son conjoint, lui, dormait une bonne partie de la journée, donc je devais m'occuper de toutes les tâches ménagères. Le soir venu, je regardais des dépliants dans ma chambre, quand ils s'écrièrent : « Le souper est prêt. » Je me levai et j'allai manger, quand soudain, il se leva, entra dans ma chambre et vit des dépliants éparpillés partout sur le lit. « Ta chambre, elle est bien embarrassée ; à mon avis, tu ne la ranges jamais. »

Quelques jours plus tard, j'étais encore en train de faire leur ménage quand la sècheuse termina son cycle. Avant d'y aller, je voulus finir ce que j'avais commencé, lorsque j'entendis une porte s'ouvrir et je le vis entrer en trombe pour enlever le linge de la sècheuse en maudissant. Les mots « les nerfs » avaient failli me sortir de la bouche, mais je m'en étais abstenue à temps. J'entrai dans la salle de bain en lui répondant que j'allais le faire. Il était sorti de la pièce et s'était engouffré dans sa chambre en claquant la porte derrière lui.

Une semaine plus tard, je commençai à recevoir des appels pour des entrevues. La première était celle du nettoyeur. Elle se passa bien. La seconde était pour le motel. Ils m'acceptèrent dès la première rencontre ; je devais commencer le lendemain matin. Je n'étais pas heureuse. Le soir, j'appelai ma mère et je lui racontai tout. Elle explosa de colère et me demanda de donner l'appareil à ma tante. Elles se parlèrent longuement et quand elles eurent raccroché, ma tante entra dans

ma chambre et me dit : « Fais tes bagages, nous allons te ramener chez ta mère, maudite mémère. » Ce fut ce que je fis avec soulagement.

Le lendemain, j'appelai au motel pour m'excuser et pour leur dire que j'allais redéménager chez ma mère. Le retour à la maison ne fut pas de tout repos : les insultes fusaient de leur part pendant tout le trajet. Plus nous nous en rapprochions, plus ils étaient insupportables. Arrivés chez ma mère, ils me dirent : « Tiens, là tu dois être contente, tu vas pouvoir recommencer à te cacher dans les jupes de ta petite maman. »

Ça fait au moins quatre ans de cela et le mois passé nous avons recommencé à reparler à ma tante, mais pas à son dictateur. J'y étais restée à peine un mois, mais j'en aurai le souvenir pour le reste de ma vie.

Jynnie Hovington, Pavillon Les Cimes, La Malbaie

Souvenir de guerre

Quand j'étais jeune, il est arrivé souvent que mon grand-père nous raconte, à moi et à mes cousins, une histoire qu'il avait vécue lorsqu'il était jeune au temps de la guerre 39-45. Il nous racontait les souvenirs, plutôt les cauchemars qu'il avait vécus durant ce dur temps qu'était la guerre. Mon grand-père se rappelait de cette horreur surtout lorsque le temps était sombre, les feuilles tombées des arbres et qu'un petit vent d'automne frisquet soufflait du Nord. Là, on voyait grand-père devenir triste et même quelquefois verser une larme. Il disait que ça lui faisait du bien de nous en parler.

Lors de la guerre 39-45, mon grand-père avait été recruté pour être soldat. Il fut emmené de la maison paternelle pour servir dans l'armée. C'était la conscription. Il nous racontait qu'il ne voulait pas être soldat, qu'il ne voulait pas mourir à la guerre. Il décida alors de se sauver et de désertre le camp où il était. Quelques jours plus tard, de

retour dans son village, il rencontra ma grand-mère à qui il demanda si elle voulait l'épouser pour pouvoir se parer de cette obligation d'être soldat. Elle ne voulut pas tout de suite, mais elle lui promit de réfléchir à son offre. Les jours passèrent, on commença à voir débarquer des soldats qui étaient à la recherche des fugitifs. Il se cacha très longtemps dans une grange, où il s'était fabriqué un endroit pour dormir et manger sans sortir pour ne pas se faire surprendre par les soldats qui surveillaient le petit village. C'est à ce moment que ma grand-mère décida de sauver la peau de mon grand-père et qu'elle accepta de devenir sa femme. Ils se marièrent en cachette de tout le monde.

Après le mariage, il était soulagé, mais aussi très craintif. Il avait peur de sortir, il ne sortait plus dehors et il ne parlait à personne pour ne pas attirer les regards sur lui, pour ne pas avoir de représailles. Mais de jour en jour, la vie n'était pas plaisante, jusqu'au moment où les soldats débarquèrent à la maison. Grand-père racontait toujours : « Quand je les ai vus entrer dans la maison, là je me suis dit que j'allais mourir, que je n'allais plus revoir les miens. Le sergent m'informa que j'étais en arrestation et que j'allais être jugé à la cour martiale pour avoir déserté. C'est alors que ma femme sortit un document qui allait me sauver la vie pour de bon et me permettre de vivre une vie normale. Le sergent m'informa qu'il allait soumettre ce document à son supérieur, mais que je devais les suivre afin qu'ils vérifient l'authenticité du contrat de mariage. J'étais sûr de me faire maltraiter pour m'être sauvé. Ils m'emmenèrent auprès du général. Je savais qu'ils n'étaient pas des enfants de cœur, alors je m'attendais à n'importe quoi. Ils me renfermèrent dans une cellule isolée, humide et très sombre. J'y passai deux jours. À la troisième journée, ils me firent sortir pour me présenter devant le conseil disciplinaire de l'armée. Ils me dirent que vu les circonstances, comme j'étais bel et bien marié, je devenais donc un homme libre, mais qu'à tout moment, ils pourraient revenir me voir. »

« Je revins chez moi à pied. Quand ma femme me vit revenir à la maison, elle en pleura de joie. Lorsqu'ils m'avaient arrêté, ils avaient été corrects avec moi, j'avais été bousculé, mais sans plus. Par contre, je vivais avec la peur de ce qu'ils m'avaient dit. Je savais qu'ils pourraient revenir en tout temps, du moins jusqu'à ce que la guerre soit terminée. Les mois passèrent et, petit à petit, la vie recommença.

Il y eut la naissance de ma première fille ; ce fut ma plus belle raison de vivre. Un jour, à la radio, on annonça que la guerre venait de se terminer ; ce fut pour moi la libération de tous mes soucis et de tous mes cauchemars. J'allais enfin pouvoir vivre une vie normale avec ma famille. »

Cette histoire de guerre de grand-père m'a toujours ému. Sa première fille, c'est ma tante, moi, je suis le fils de son premier fils, son deuxième enfant. Il en a eu neuf.

Guylain Tremblay, Pavillon Les Cimes, La Malbaie

Être patriote, c'est d'avoir un attachement et un dévouement passionné envers sa patrie. Mais, c'est avant tout une reconnaissance et une grande fierté envers ces ancêtres qui ont combattu pour changer le cours de l'histoire. Ma plus belle histoire est donc celle des patriotes qui ont lutté pour la libération de leur pays.

Lorsque j'ai découvert l'histoire de mon pays, j'avais quinze ans et j'étais en quatrième secondaire. J'écoutais mon professeur d'histoire raconter comment, armés de fourches, de bâches et de quelques vieux fusils, les patriotes combattaient fièrement et durement pour la justice et la libération de leur pays. Malgré le fait qu'ils étaient mal préparés, mal entraînés et que la mort se dressait devant eux, ils espéraient et ne se décourageaient pas de lutter pour leur cause. Je découvrais mon histoire et j'étais fière de ces hommes et de ces femmes qui avaient sacrifié leur vie pour la poursuite de leurs rêves. Mais, plus j'en découvrais, plus j'étais indignée par le fait que les anglais profitaient du manque d'études et de la vulnérabilité de la population. Je me sentais révoltée du fait que les patriotes s'acharnaient à présenter des pétitions, des assemblées populaires pour changer les événements, mais les anglais, eux, pendant ce temps, distribuaient des armes et entraînaient leurs soldats. Maintenant, dans quelques mois, j'aurai 18 ans et je devrai prendre des décisions pour le peuple québécois. Lorsque viendra ce temps, je me rappellerai de tous ces patriotes qui, à l'annonce de leur mort jusqu'au jour de leur exécution, avaient accepté leur sort

et continuaient à imposer leurs désirs. Tout ce sentiment de fierté que je ressens envers ces gens qui ont donné leur vie pour leur patrie, je le transformerai en conscience politique et je saurai faire le bon choix. Je suis reconnaissante envers les patriotes pour leur combat.

Dans ce texte, je vous ai raconté pourquoi ma plus belle histoire est celle des patriotes. J'admire ces gens qui ont combattu pour la justice et la liberté de notre société. L'histoire de notre pays nous a démontré que, dans la vie, il ne faut pas se décourager, car chaque geste, chaque tentative infructueuse est un pas vers nos rêves, nos buts et la liberté.

Jeannie Gilbert, Centre d'Asbestos, Asbestos

Table des matières

Guillermo Rivas, Centre Sainte-Croix, Montréal	9
Alexandre Robert, Centre du Nouvel-Horizon, Beauport	11
Caroline Drolet, Centre la Croisée, Saint-Raymond de Portneuf.	11
Vicky Gagné, Centre du Haut Saint-François, East Angus.	12
Bernadette Morel, Centre Clef, Mitis-Neigette	14
Dominique Couillard, Centre Laure-Conan, Chicoutimi	15
Geneviève Côté, Centre Laure-Conan, Chicoutimi.	15
Marianne Turcotte, Centre l'Escale, Thetford-Mines	18
Rebecca Dufour, Centre Laure-Conan, Chicoutimi	19
Marie-Josée Dupuis, Centre de l'Envol, Rivière-au-Renard.	22
Bonita Pranic, Centre Saint-Michel, Sherbrooke.	24
Mélany Gariépy, Centre Lemoyne D'Iberville, Longueuil.	25
Annie Tourangeau, Centre Lemoyne D'Iberville, Longueuil	28
Brigitte Marcheterre-Courtois, Centre du Richelieu, Mont St-Hilaire	30
Sylvie Barbeau, Centre Beloeil, Beloeil	31
Martine Legault, Centre Christ-Roi, Mont-Laurier.	33
Martine Legault, Centre Christ-Roi, Mont-Laurier.	36
Valérie Roch-Lefebvre, Centre la Croisée, Repentigny	38
Romain Lepage, Centre Clef, Mitis-Neigette	39
Annick Tardif, Centre La Relance, Saint-Jean-sur-Richelieu	41
Annie Zengarli, Centre La Relance, Saint-Jean-sur-Richelieu	43
Caroline Ménard, Centre La Relance, Saint-Jean-sur-Richelieu.	46
Cinthia Quesnel, Centre La Relance, Saint-Jean-sur-Richelieu	49
Lyne Desrochers, Centre La Relance, Saint-Jean-sur-Richelieu	51
Lucien Trépanier, Centre de Rivière-du-Loup, Rivière-du-Loup	53
Nancy Chamberland, Centre de La Pocatière, La Pocatière	55
Martine Côté, Centre La Relance, Saint-Jean-sur-Richelieu.	56
Colinda Élément, Centre de l'Envol, Rivière-au-Renard	58
Marie-Hélène Robinson, Centre de l'Envol, Rivière-au-Renard	60
Patrick D'Amours, Centre de Coaticook, Coaticook.	62

Martine Legault, Centre Christ-Roi, Mont-Laurier	64
Anick Caissy, Centre de Bonaventure, Bonaventure	66
Louissette Gagnon, Centre Goyer, Alma	67
Chantal Coulombe, Centre de l'Envol, Rivière-au-Renard	68
Dominique Caissy, Centre de Bonaventure, Bonaventure.	70
Mélanie Lévesque, Centre de La Pocatière, La Pocatière	71
Corianne Duff, Centre des Maskoutains, Acton Vale	73
Gérald Leblanc, Centre L'Escale, Thetford-Mines	74
Stéphane Lavoie, Centre de Sorel-Tracy, Sorel-Tracy	76
Julie Pomerleau, Centre L'Escale, Thetford-Mines	78
Francine Cardinal, Centre de Windsor, Windsor	80
Marie-Chantal Germain Du-Cap, Centre Sainte-Croix, Montréal	81
Josepha Kubwimana, Centre Sainte-Croix, Montréal	83
Michel Morin, Centre Sainte-Croix, Montréal	85
Frehdéric Baillargeon, Centre Sainte-Croix, Montréal.	88
Jacqueline Fatal, Centre Sainte-Croix, Montréal	90
Danny Bourbeau-Viger, Centre du Nouvel-Horizon, Beauport.	93
Sandra Jean, Centre du Nouvel-Horizon, Beauport	94
Francys Normandin, Centre de Sorel-Tracy, Sorel-Tracy.	95
Jynnie Hovington, Pavillon Les Cimes, La Malbaie.	97
Guylain Tremblay, Pavillon Les Cimes, La Malbaie	99
Jeannie Gilbert, Centre d'Asbestos, Asbestos	101